THE UNIVERSITY OF ALBERTA

Guillaume Apollinaire, poète de guerre.

A DISSERTATION

SUBMITTED TO THE SCHOOL OF GRADUATE STUDIES

IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR

THE DEGREE OF MASTER OF ARTS.

FACULTY OF ARTS.

DEPARTMENT OF MODERN LANGUAGES.

BY

Roger Motut.

EDMONTON ALBERTA. March 30, 1954.

UNIVERSITY OF ALBERTA

SCHOOL OF GRADUATE STUDIES

The undersigned hereby certify that they have read and recommend to the School of Graduate Studies for acceptance, a thesis entitled Guillaume Apollinaire, poète de guerre, submitted by Roger Motut in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts.

DATE..20 April 1957..........

TABLE DES MATIERES.

PREFACE

Au cours de la dernière guerre mondiale, ayant comme tant d'autres goûté de cette camaraderie imposée par la vie en commun d'hommes voués à l'action, je me suis souvent demandé si un jour, je pourrais retrouver dans mes lectures, cette atmosphère de tension et en même temps, de franche gaîté connue seulement entre hommes, le soir à la chambrée ou le jour, au milieu des exercices d'entraînement ou même du combat.

Deux hommes m'ont rendu un peu cette vie. L'un, Saint-Exupéry, parce qu'aviateur comme moi; l'autre, Apollinaire, parce que poète.

Passe encore de raconter la guerre et d'en décrire les angoisses; mais transformer cette même guerre en un mirage féerique, en chanter d'une voix lyrique, ses moments les plus tragiques et les plus angoissants; saisir au vol l'inspiration au moment même où passe la mort...chanter l'amour sur tous ses tons et dans toutes ses nuances au plein coeur de la mitraille... voilà qui demande une âme vraiment poétique et originale.

C'est cette originalité qui m'a plu chez Apollinaire et qui m'a poussé à l'étudier davantage.

Je vais essayer de démontrer, au cours de cette thèse, que la guerre a fait d'Apollinaire, un homme et qu'elle a été pour lui l'occasion de prouver à ceux qui pouvaient douter de lui, qu'il était vraiment un grand poète. Je vais tâcher de

démontrer que la guerre a opéré en lui un grand changement, et que cette transformation loin de le diminuer, lui a permis de se réaliser pleinement et de fonder sur un passé solide, sa gloire de poète.

Je n'ai malheureusement pas tout lu. Il reste encore de nombreux écrits, des contes, des articles de journaux, et d'autres oeuvres que je n'ai pas pu me procurer. Je m'en suis donc tenu à ce qui fait le noyau et le coeur même de son oeuvre: ses poèmes, ayant supplémenté mes lectures des critiques trouvées à la bibliothèque de l'Université.

Je désire témoigner ma gratitude à M. Greene qui m'a guidé au cours de mes études et qui m'a si bien encouragé. Je dois aussi de vifs remerciements à Messieurs Faucher et Healy, qui, au début, m'ont apporté leur encouragement si bénévole.

Certains hommes sont des collines
Qui s'élèvent d'entre les hommes
Et qui voient au loin tout l'avenir
Mieux que s'il était le présent
Plus net que s'il était le passé

(Les Collines.)

Guillaume Apollinaire vint au monde à Rome le 26 août 1880. Pendant longtemps, ses origines furent un mystère. Quelques uns de ses amis crurent que son père était un Cardinal de l'Eglise: d'autres, que l'évêque de Monaco l'avait engendré. "Ce n'est que le 28 octobre 1950, dans un numéro du Figaro Littéraire que le voile fut définitivement levé sur les origines plus ou moins romanesques de Guillaume".[1]

Pour comprendre un peu le tempérament du fils, il est bon de savoir ce que fut la mère.

Mme. de Kostrowitzky, mère du poète, descendait d'une famille polonaise réputée pour son patriotisme. Angélique naquit à Helsinfors, d'un père dont le pays d'origine, Kostrovitcze, était situé dans la province lithuanienne de Slonim; et d'une mère Julia Floriani, née en Italie.

Après les troubles politiques et l'insurrection de 1865, Michel Apollinaire, père de Madame de Kostrowitzky se réfugia en Italie, où, ayant trouvé une situation auprès du

1. Marcel Adéma, Guillaume Apollinaire le Mal-Aimé, Plon, Paris, 1952, p-1.

Saint-Siège, il plaça son enfant dans une institution afin de lui donner une formation digne du rang qu'il occupait. Elle fut envoyée au convent des Dames françaises du Sacré Coeur, à Santa Trinita dei Monti: une institution pour jeunes filles de bonne famille, et en même temps, un centre de culture française.

Il faut croire que la vie du couvent finit par exaspérer la jeune fille; car à l'âge de 16 ans, son père dut l'en retirer. Son mélange de sang italien et slave l'avait dotée d'un tempérament excessivement violent. Elle se montra insoumise envers ses maîtresses et ne put endurer davantage sous une discipline telle que devait être celle des couvents d'alors. Le monde l'attirait fortement, et c'est au cours d'une réunion mondaine qu'Angélique fit la rencontre de Francesco Flugi d'Aspermont, issu lui aussi d'une très ancienne famille, mais de 24 ans son aîné.

Au grand scandale de tous, Francesco, qui était un homme séduisant, enleva la jeune Angélique, et pendant plusieurs années la promena de casino en casino.

En 1880, la lune de miel fut soudainement interrompue. Angélique était enceinte. Le beau Francesco, à cause de l'opposition de sa famille, ne put l'épouser.

Les archives du Capitole de Rome, 1880 no 74 série D partie I révèlent qu'à "cinq heures et quelques minutes du matin, le 26 du mois d'août dans une maison du Trastévère...était né, d'une femme qui désirait garder l'anonymat, un enfant du sexe masculin, à qui elle donnait le nom de Dulcigni et les prénoms de Guillaume-Albert.[2]

2. Adéma: op. cit., p-7

Un mois plus tard, le 29 septembre, une dame Angélica de Kostrowitzky, fille d'Apollinaire, née à St-Petersbourg, accompagnée de Lorenzo Ciccolini, le parrain et de Maria Gribaudi la marraine, faisait donner le baptême à un enfant qu'elle prénommait Guillaume, Apollinaire, Albert.[3]

Le 2 novembre, M. Giuseppe Luce dressait un acte de reconnaissance aux termes duquel Mme de Kostrowitzky, Angélique fille d'Apollinaire, née à Sweaborgin (Finlande) le 29 avril 1858, et domiciliée à Rome, via del Boschetto, 40, entendait reconnaître comme son propre fils naturel l'enfant qu'elle avait mis au monde le 26 août de la même année et déclaré sous le nom de Dulcigni, Guillaume Albert. Elle lui donnait le nom de Kostrowitzky, et les prénoms de Guillaume, Albert, Wladimir, Alexandre Apollinaire".[4]

Si j'apporte tant de citations pour établir les origines d'Apollinaire, c'est que pendant le vivant du poète, et même jusqu'en 1950, le mystère avait plané sur ses origines et que toutes les histoires racontées à ce sujet n'étaient en somme que le fruit de l'imagination de ses amis; histoires d'ailleurs qui flattèrent le poète.

Quel allait être le destin de ce petit enfant qui ne réussit même pas à se faire accepter dans la famille de son père; car il était né hors des liens du mariage.

Dépouillé de l'autorité et de la présence paternelle, le foyer où il grandira laissera chez l'enfant un vide et je dirais même, un complexe, que toute sa vie, il tentera de combler, mais toujours sans succès. Dès son bas âge, il sera sérieux et les circonstances le forceront très tôt à se débrouiller tout seul sans l'encouragement l'appui et même sans les directives

3. Ibid.
4. Ibid.

d'un père.

Le tempérament violent et joueur de sa mère l'influencera pourtant, et d'elle, il héritera ce bonheur de vivre et cette attitude de franche gaieté devant la vie qui se manifestera dans son amour excessif des bonnes tables et sa violence sensuelle dans les choses de l'amour. Ce mélange de sang slave et italien lui donnera, à son insu, les qualités (ou les défauts) qui plus tard en feront un homme pour le moins original.

Francesco continua de voir Angélique. Bientôt, un autre enfant, dont la paternité est restée douteuse, vint augmenter la famille, Celui-ci fut nommé Albert. En 1884, l'oncle paternel de Guillaume, s'efforça de briser cette union illégitime en pourvoyant Francesco d'une somme d'argent et en lui achetant son passage pour l'Amérique. Il rejoignit aussitôt son amie; puis, ayant dépensé son argent, disparut définitivement vers 1885.

Si la famille de Francesco refusa de laisser porter son nom aux enfants, Dom Romarino, leur oncle paternel, s'occupa cependant de leur faire donner une éducation; et en 1891, Albert et Guillaume furent envoyés au collège classique de Monaco: le collège Saint-Charles.

Nous savons déjà par des dossiers retrouvés beaucoup plus tard, que dès ses années de collège, le jeune Guillaume

figurait assez souvent au palmarès.

" En 1891, le hom de Guillaume parait douze fois où il obtient sept prix et cinq accessits:

Le second prix d'Honneur.
Le second prix d'Excellence.
Le premier prix de français.
Le second prix de latin.
Le premier prix de calcul.
Le second prix de géographie.
Le second prix d'exercice religieux.
Les premiers accessits d'orthographe, d'histoire, d'allemand, de piano et de dessin".[5]

En 1895, nous retrouvons Wilhelm à Cannes, au collège Stanislas, et en février 1897, à Nice où il entre au Lycée pour y préparer son baccalauréat.

Si nous n'avons que quelques renseignements épars sur sa vie au collège, le Lycée, grâce aux amitiés qui s'y cimenteront, nous permettra d'entrer plus avant dans le tempérament du jeune adolescent. Toussaint-Luca, son ami d'alors, nous en a tracé le tableau. Nous savons qu'il était d'humeur gaie et qu'il se mêlait volontiers aux jeux de ses condisciples. Il montrait déjà ses préférences pour certains poètes comme Henri de Régnier et Mallarmé.

Il aime les anecdotes, les histoires extraordinaires, les textes rares et inconnus. La mythologie gothique, la légende l'émerveillent. Il aime déjà épater. Il a perdu le mysticisme de son enfance et affirme qu'il n'a plus la foi. Il fonde même, en compagnie de Luca, un journal intitulé "le Vengeur" puis le Transigeant.[6]

Après, semble-t-il, un échec au baccalauréat il quitte

5. Ibid., p-13.
6. Ibid., p-14. (paraphrase)

le Lycée de Nice en juin 1897 et retourne à Monaco.

Là, il retrouvera sa mère, qui n'ayant plus l'aide pécuniaire de Dom Romarino, s'est liée d'amitié avec un de ses admirateurs, un nommée Jules Weil, Israélite de naissance, et qui passera pour l'oncle de Guillaume, jusqu'à sa mort en 1919.

En 1899, la famille Kostrowitzky accompagnée de l'oncle, quitte subitement Monaco pour Paris, en passant par Aix-les-Bains et Lyon.

Apollinaire disait que pendant son séjour à Lyon, il fit d'immenses lectures. On peut rapprocher de ce propos une lettre de la même époque où il dit à son ami Luca: " Je te remercie de tes offres de journaux, mais je les lis tous. Des livres ! Des livres ! Des livres !"[7]

Ce n'est que beaucoup plus tard, en 1916 que nous saurons de quels livres se nourrissait alors le jeune Guillaume. Il écrira à André Breton:

" Je n'ai lu avec soin que des livres spéciaux sur tous les sujets, des livres linguistiques, les Contes de Perrault, des grammaires, des voyages, et des poètes, par fragments entiers Villon, Racine, La Fontaine...J'avais lu la Chûte d'un Ange il y a longtemps, à dix-huit ans...Pour ce qui est de Mallarmé c'est l'Hérodiade qui d'abord me frappa dans ce que j'en lus. Néanmoins, il est hors de doute que Mallarmé a dû agir sur moi quoi qu'avant tout j'aie trouvé parnassien, pro-parnassien... Racine, La Fontaine, Perrault et aussi Mme Leprince de Beaumont furent mes grandes admirations d'enfance."[8]

A cette époque, il écrit déjà des poèmes d'inspiration

7. Ibid., p-18.
8. Ibid.

gothique et latine...La Maison de Cristal évoque la mythologie du Moyen-Age, et La Mort de Pan la mythologie romaine. Les deux poèmes sont signés Guillaume Macabre...ce qui révèle déjà, chez le jeune homme, un goût pour le recherché et l'insolite.

Paris enfin! Quelle joie pour Guillaume de pouvoir se promener à loisir sur les quais, d'admirer les boutiques, d'imaginer des rencontres de personnalités illustres ! Hélàs ! Ce premier séjour dans la Capitale fut de courte durée. Jules Weil vient de perdre ou d'épuiser ses réserves et disparaît vers la Belgique où il s'installe à Stavelot, en guise d'officier en retraite. Quelques jours plus tard, les neveux l'y rejoignent.

Le séjour de Guillaume à Stavelot marquera profondément son imagination. Il puisera dans ce pays nouveau pour lui, dont il apprend d'ailleurs le dialecte, l'inspiration de son Enchanteur Pourrissant, et de Que Vlo-ve? Sa vie sera calme et enchantée jusqu'au jour où il recevra une lettre de sa mère, lui disant de déguerpir "à la cloche de bois". Aux petites heures du matin, il quittera Stavelot en compagnie de son frère, un peu comme un larron, car il ne pourra pas payer la note du restaurateur. Il quittera aussi la petite Maria, qui l'avait initié au jeu si dangereux de l'amour.

Mon amie adorée avant que m'en aille
Avant que notre amour triste, triste défaille
Râle et meurt ô m'amie, une fois, une fois

Il faut nous promener tous deux seuls dans les bois
Alors je m'en irai plus heureux que les rois.[9]

Rentré à Paris, il n'est plus question de flâner sur les boulevards, ou de s'amuser. La maman n'a plus le sou, et il faut trouver un emploi. Guillaume cherche donc, mais sans trop de succès. Il n'est pas heureux. Le caractère violent de sa mère le blesse, Elle ne comprend pas son aîné, et lui en souffre. Il commence à se poser des questions sur ses origines, et la situation anormale de sa mère lui cause de la peine.

Néanmoins, Guillaume est courageux. Il a compris que seul le travail pourrait le sauver. Il trouve alors un emploi de commissionnaire, mal payé d'ailleurs, à la "Bourse Parisienne". Il occupe ses loisirs à fréquenter les bibliothèques, à écrire des vers que les éditeurs dédaignent, et cherche l'aventure sentimentale. Trop sensible et trop émotif, les échecs le feront souffrir. Pourtant, une rencontre fortuite va changer le cours de sa vie.

En 1900, il se lie d'amitié avec un jeune Molina da Silva qui, ayant compris le jeune Apollinaire, l'emmène chez lui. La famille l'accueille comme l'un des siens.

En effet, pour le jeune Apollinaire, l'atmosphère du foyer Molina fut une découverte. Monsieur Molina s'intéressait à l'ami de son fils, et Madame Molina se montra presque maternelle

9. <u>Ibid.</u>, p-29

envers lui. Ces sentiments allèrent au coeur du jeune poète, et Guillaume se sentit tout à coup, comme l'un des membres de cette famille si unie. Ce fut donc presque normalement qu'il commença à éprouver pour Linda, la fille aînée des Molina, un peu plus que de l'amitié. Linda de son côté n'éprouva jamais plus que de l'amitié pour "Kostro". Cet amour de courte durée, nous vaudra tout de même quelques beaux poèmes.

Les Molina ayant dû quitter Paris, Guillaume se tourne alors vers un autre ami, René Nicosia. Par l'entremise de Mme. Nicosia, il obtient le poste de précepteur de Gabrielle de Milhau, fille de la vicomtesse Elinor Holterhoff, de Milhau. Il donne des leçons de 9 heures à 11 heures du matin à son élève et s'occupe entre temps de littérature érotique pour un libraire "spécialisé." La fortune lui sourit donc pour la première fois.

La vicomtesse de Milhau devant retourner en Allemagne, persuade Apollinaire de suivre son élève. Les raisons qui décident Guillaume à partir ne sont pas toutes financières...car Mme. de Milhau avait comme gouvernante de sa fille, une jeune Anglaise Annie Playden...et Guillaume ayant perdu Linda, n'avait pas trop hésité à se jeter dans cette autre aventure.

C'est donc à Neu-Gluck que s'installent la vicomtesse, sa fille, la gouvernante et le précepteur. L'endroit, comme nous le verrons plus tard, laisse une influence profonde sur le caractère du jeune homme. Il visitera, dans ses nombreux loisirs,

tout le pays, et nous en retrouverons la trace dans l'Hérésiarque et Cie et le Poète Assassiné ainsi que dans Rhénanes.

Annie contribuera une large part à rendre le séjour de Neu-Gluck agréable au jeune précepteur. Il deviendra terriblement amoureux de la jeune fille.

Cependant, la littérature l'occupe toujours. En 1902, à la Revue Blanche, paraîtra le premier conte signé de sa main, sous le titre de "l'Hérésiarque". Il collabore à la Grande France. Pendant ses vacances, il visite Munich, Dresde, Berlin, Prague, Vienne, Nuremburg, Stuttgart, Spire, Heidelberg, Franckfort, Mayence, Coblence...noms que l'on retrouvera tout au long de ses contes et de ses poèmes.

De retour avec les Milhau, il tâche de reprendre Annie qui s'est un peu éloignée de lui. Comme il ne réussit pas à en faire sa maîtresse, de dépit, il demande son congé et rentre en France.

"Dans Wilhelm de Kostrowitzky quittant Neu-Gluck en août 1902, désespéré mais lucide, mûri par ses pérégrinations solitaires, tout Guillaume Apollinaire est contenu. Le chemin poétique qu'il va parcourir jusqu'à ce que d'autres amours et la Grande Guerre lui donnent une impulsion nouvelle, il en détient déjà les formules. C'est en cette période de sa vingtième année, qu'un grand poète s'est révélé à lui-même. Il n'a presque rien publié encore, mais il a composé déjà tout le premier cycle apollinarien".[10]

Adéma exprime ici un jugement sur le développement poétique d'Apollinaire qui est généralement accepté, mais qui,

10. Ibid., 56-57.

à mon avis, demande à être nuancé. A quoi sert-il de dire que dans le jeune Kostro de 1902 tout Apollinaire est contenu quand nous savons qu'à n'importe quel moment de sa vie, on pourrait en dire autant de lui. Il vaudrait mieux dire qu'à cette époque, non seulement il a eu la révélation de son destin, mais aussi que la poésie est devenue pour lui une nécéssité vitale, et non un simple métier. Loin d'en détenir toutes les formules, il faudra que pendant de longues années, il se cherche. La Grande Guerre représentera plus qu'une impulsion nouvelle, car c'est là qu'il se trouvera définitivement, et qu'il trouvera l'homme. C'est ce que je me propose de démontrer dans cette thèse.

De retour à Paris, il recherche encore une fois un emploi et entre dans une banque de la rue de la Chaussée d'Antin. Il écrit toujours pour des revues; La Revue Blanche publie un conte et un poème: La Rose de Hildesheim et l'Ermite.

En 1903, on l'invite à se rendre à Londres. Il revoit Annie, mais est mal reçu par le père de la jeune fille. Meurtri, il rentre en France. Son échec lui inspire l'un de ses plus beaux poèmes:

Un soir de demi-brume à Londres
Un voyou qui ressemblait à
Mon amour vint à ma rencontre
Et le regard qu'il me jeta
Me fit baisser les yeux de honte

Je suivais ce mauvais garçon
Qui sifflotait mains dans les poches

Nous semblions entre les maisons
Onde ouverte de la mer Rouge
Lui les Hébreux moi Pharaon...

Adieux faux amour confondu
Avec la femme qui s'éloigne
Avec celle que j'ai perdue
L'année dernière en Allemagne
Et que je ne reverrai plus.[11]

Comme il est toujours amoureux d'Annie, il retournera à Londres l'année suivante. Il n'aura pas plus de succès. Tous ces déboires ne font qu'accroître son lyrisme.

En 1903, il se lie d'amitié avec André Billy, Nicolas Deniker, Jean Mollet, Ed. Marie Poullain et André Salmon. Avec Salmon, Deniker et Mollet, il fondera une revue, Le Festin d'Esope dans laquelle il publiera son Enchanteur Pourrissant. Au bout de neuf numéros, la revue sombrera.

En 1904, Apollinaire fait la rencontre de Picasso et de Max Jacob. Jusqu'ici, il n'avait pas rencontré de peintres et n'avait connu que très peu de poètes. Ces nouvelles amitiés vont contribuer à opérer chez lui une métamorphose. Il va devenir chercheur, créateur et novateur. Il défendra en art comme en littérature, des écoles auxquelles il ne croit pas toujours. Il le fera un peu par orgueil, mais surtout par amitié.

Tous les nouveaux mouvements ont fini par agir sur lui: il expérimente de nouvelles formes d'expression.

11. Apollinaire: Alcools, Gallimard, Paris. 1920 -p-16,18.

En 1908, il publie Onirocritique dans la Phalange, "cette étonnante pièce que l'on considère comme le prélude du surréalisme". Déjà, à l'occasion de la publication dans le Gil Blas du 4 mai, d'un poème intitulé le Pyrée, il méritera cette critique de Gustave Kahn: "M. Guillaume Apollinaire figure avec autorité parmi les nouveaux symbolistes, parmi les jeunes poètes qui, en affirmant leur personnalité propre, se réfèrent au Symbolisme, c'est-à-dire, à la recherche du mouvement et du style."[12]

Grâce à Picasso, Apollinaire a fait la rencontre de celle qui pendant plusieurs années, devait stabiliser sa vie sentimentale et sensuelle: Marie Laurencin. Apollinaire en deviendra amoureux et pendant un temps elle lui rendra son amour. Guillaume la fera connaître partout, car elle le suit dans toutes ses réunions artistiques et littéraires. Longtemps après leur séparation, en 1916, lorsque paraîtra le Poète Assassiné " tout le monde reconnaîtra Marie sous les traits de Tristouse Ballerinette que décrit l'oiseau du Benin, vêtu de toile bleue, dans son atelier de peintre."[13]

Pendant les années qui vont suivre, grâce à ses amitiés, Apollinaire va consacrer de nombreux écrits à la critique d'art. A cette époque il est le seul écrivain à faire la synthèse de toutes ces nouvelles tendances qui, avec le temps, parcourront le monde.

12. Adéma: op. cit., p. 95
13. Ibid. p. 96

" Il y a place maintenant pour un art plus noble, plus mesuré, mieux ordonné, plus cultivé. L'avenir dira quelle part d'influence ont eus dans cette évolution des exemples magnifiques comme celui d'un Cézanne, le labeur solitaire et acharné d'un Picasso, la rencontre inopinée d'un Matisse et d'un Derain, précédée de celle d'un Derain et d'un De Vlaminck. Le succès a déjà récompensé les Picasso, les Matisse, les Derain, les De Vlaminck, les Friesz, les Marquet, les Van Dongen. Il faudra qu'il honore également les travaux d'une Marie Laurencin et d'un Georges Braque, qu'il laisse apparaître la pureté d'un Valloton, qu'il mette à la place qui lui est due un maître comme Odilon Redon."[14]

Ce besoin de défendre toute nouveauté et de se faire le champion de ces tentatives étrangères à son goût personnel, prennent bientôt Apollinaire tout entier. Il devient le chef de file du mouvement cubiste, sans croire le moins du monde à son succès et sans éprouver pour cette nouvelle forme d'expression, autre chose que de la curiosité. Ce ne sera que plus tard, en 1912, après quelques méditations, qu'il sera convaincu de sa valeur.

A cause surtout de sa critique d'art, il commence à se faire une renommée, et rencontre un jeune éditeur qui se charge de publier son premier livre. Un Allemand, Henri Kahnweiler, qu'Apollinaire avait autrefois aidé en préfaçant le catalogue de l'exposition de Georges Braque, offre au poète de lui publier un livre qui illustré par des gravures d'une haute valeur artistique, sera la première édition de luxe du siècle...Par la suite la formule fera fortune, mais malheureusement ces premiers exemplaires coûtent

14. Cité par Adema: op. cit., p. 102

trop cher et obtiennent peu de succès.

Cependant, une autre rencontre va lui ouvrir de nouvelles portes. Il avait envoyé une copie de la Chanson du Mal-Aimé au Mercure de France, et n'en avait plus entendu parler. A l'un des mardis où se réunissaient les amis du Mercure, il fait la connaisance de Léautaud qui promet de déterrer et de publier ce chef-d'oeuvre oublié dans les tiroirs du journal.

En attendant mieux, il lui faut toujours gagner son pain, aussi écrit-il pour des libraires "spécialisés" quelques pièces licencieuses d'un érotisme fort avancé. Plus tard, Apollinaire dira que c'est grâce à ces "emmerdements" qu'il a pu gagner un peu d'argent.

Le voilà bientôt au Mercure de France où on lui confie une nouvelle rubrique, la Vie Anecdotique. Il y rencontre André Rouveyre, qui beaucoup plus tard, après la mort du poète, contribuera à mieux le faire connaître.

A ce moment de son histoire, il a publié trois livres, en a deux autres en préparation, sa signature figure dans plusieurs quotidiens importants et, il s'est fait un nom en art et en poésie.

"Combattu par les uns, exalté par les autres, on le voit dans les salons, les salles de rédaction, les expositions. Il est assez naïvement fier d'entendre murmurer derrière lui: " c'est Guillaume Apollinaire."[15]

15. Ibid., p. 135

Pourtant, deux épisodes assez pénibles devaient coup sur coup le frapper. En 1911, Apollinaire avait partagé son logement avec un jeune Belge qui, à son insu, avait volé au Louvre, deux statuettes hispano-romaines. Le larron vendit ces statues à Pablo Picasso. Le 21 août de la même année, la Joconde disparaissait du Musée. Pieret, le Belge, encouragé sans doute par le succès de son premier vol, avait dans l'entre-temps, enlevé un autre buste au Louvre. Cette fois, se sentant traqué, craignant de se faire prendre, il avait apporté le buste à Paris-Journal. Le Journal s'empressa de publiciser l'affaire en attaquant le Conservateur du Musée National pour la négligence de son administration.

Apollinaire, sachant Picasso en possession des statuettes volées, lui persuade de les remettre, de la même façon, à Paris-Journal. Le secret n'est pas gardé, et un beau matin, Guillaume Apollinaire est arrêté et accusé de complicité de vol. Il est incarcéré.

Une pétition de ses amis aidant, il finit par être remis en liberté. Mais pendant son séjour à la Santé, ses ennemis en avaient profité pour l'accuser du vol de la Joconde. Comme il était étranger il craignait fort que cette affaire, où la bonté de son coeur l'avait pour ainsi dire entraîné ne lui vaille une expulsion de France. Bien que relâché, il demeure inquiet:

" Je ne suis pas encore remis de mon affaire. Toujours

inquiet j'en attends la solution. L'Oeuvre par la plume de Gohier m'attaque comme étranger et comme auteur des anthologies de l'Aretin, de Sade, etc...Si bien que je suis épouvanté, espérant cependant qu'on ne me poursuivra pas pour celà."[16]

En 1912, au début de janvier, le vrai coupable est retrouvé, et Apollinaire bénéficie d'un non-lieu. Ppurtant, la leçon sera dure, car beaucoup de ses amis le lâchent, et la presse officielle s'en donne à ses dépens.

Le second coup, plus dur encore que le premier fut la rupture de ses relations avec Marie Laurencin. Elle abandonnait Guillaume, après cinq ans d'amitié intime. Elle ne pouvait plus endurer ses infidélités, dont il ne se cachait aucunement d'ailleurs, ni la violence de son caractère.

Apollinaire traverse donc une seconde crise de découragement. Lui qui d'habitude aime la compagnie, fuit tout le monde pour ne pas laisser voir combien il est affecté. Il a peur de révéler sa vraie nature sentimentale et tendre. Son ami, Marc Brésil, écrit à Hélène d'Oettingen:

"Je n'ai pas cessé d'être auprès de lui, ou si je le quittais pendant quelques heures, de travailler encore pour lui... Samedi matin quand je l'ai retrouvé après un grand jour de séparation, je l'ai trouvé aussi dolent, aussi abattu, aussi prostré qu'aux premiers jours de sa rupture."[17]

Pourtant, l'année 1913 a été décisive pour lui. Il a publié Alcools et déjà, Zone laisse prévoir une nouvelle orientation de sa poésie. Son voyage de conférencier en Allemagne est

16. Ibid., p. 142-143.
17. Cité par Adéma: op. cit., p. 151

un succès. Il fait figure parmi les peintres cubistes, d'écrivain d'art, d'esthéticien de la peinture nouvelle. Son Antitradition futuriste, manifeste où il se fait le champion de la toute dernière nouveauté, franchit les frontières de France et lui donne une notoriété internationale. Il écrit régulièrement dans les Soirées de Paris, dont il est un des fondateurs, et on demande sa collaboration aux jeunes revues.

En 1914, toujours à la recherche du nouveau, il oriente sa poésie vers de nouvelles formes d'expression. Au "poème conversation" succède maintenant l'idéogramme dont le premier essai paraît dans les Soirées de Paris le 15 juin 1914. Il est arrivé très vite au "poème image". Sa première tentative dans ce genre, Lettre-Océan semble plutôt une plaisanterie qu'une combinaison poétique neuve. Paysage animé, La Cravate, La Montre et surtout Miroir où les syllabes de sa fable sont arrangées en forme de miroir oval, paraissent dans les Soirées de Paris sous le titre d'idéogrammes lyriques. Ce genre nouveau, c'est une "révolution devant aboutir à un ensemble pictural en rapport avec le sujet traité."

Les vacances approchent et Guillaume est chargé par Pawlowski, directeur de Comoedia, de faire la chronique anecdotique de la saison de Deauville. Il s'y rend en compagnie de Rouveyre. Il n'y restera qu'une semaine. La guerre éclate et c'est la mobilisation.

De retour à Paris, il assiste comme étranger au départ des jeunes recrues en même temps qu'à la dispersion des centres littéraires. Volontaire, il ne réussit pas à se faire accepter. En attendant, comme il lui faut gagner sa vie, il part pour Nice rejoindre son ami Niegler.

La guerre vient donc arrêter en plein élan, une carrière littéraire qui s'annonçait brillante. Tout est remis en question. Un Apollinaire nouveau en sortira, moins homme de lettres, peut-être, mais beaucoup plus personnel et beaucoup plus homme.

De la guerre à la mort.

A Nice, Apollinaire retrouve d'anciens amis et fait vite de nouvelles connaissances. Il oublie momentanément dans l'opium, ses velléités de s'engager. Un soir, à l'une de ces fumeries, il rencontre une jeune femme fort belle, Louise de Coligny-Châtillon. Etait-ce le nom de famille de cette jeune fille, qui dit-on remontait jusqu'à Saint-Louis, ou le charme de cette femme cultivée qui enflamma le poète? Toujours est-il que le lendemain de leur rencontre, Apollinaire lui déclare son amour par lettre.

La jeune fille avait sans doute, par vanité, contribué elle aussi à captiver l'attention de Guillaume. Elle le provoque mais se dérobe aussitôt. Apollinaire, lui, ne joue pas. Il commence à souffrir de ses dérobades. Un jour, elle lui oppose un refus qu'il croit définitif, alors, de nouveau, il se présente au Conseil de Révision, se fait accepter et signe son engagement. Le lendemain, après avoir écrit ses adieux à Lou, il rejoint la caserne du 38e où il est affecté à la 70e batterie.

Chez Lou, la répercussion est immédiate. Sans attendre davantage, elle part pour Nîmes le rejoindre. Guillaume connaîtra pendant neuf jours une félicité sensuelle à laquelle il avait sans doute rêvé mais qu'il n'attendait plus. Il est heureux. Il est gai. Tout lui semble facile à un moment où les fatigues

de l'entraînement militaire sont à leur maximum. Il a hâte de trouver un nouveau logis pour sa maîtresse , et le soir, il cherche dans Nîmes un endroit où il pourra donner libre cours à ses amours passionnées. Pourtant, c'est bien en vain. Comme elle est venue, Lou est repartie. Pour cette grande dame qui n'était encore qu'une enfant capricieuse, ce n'est qu'une passade.

Déception amère encore une fois. Il tente bien un rapprochement, mais sans résultats. Le 29 mars, 1915, il quitte Nîmes pour le front d'où il enverra à Lou une soixantaine de poèmes. Ces poèmes qui n'ont été publiés que recemment, Ombre de mon Amour, permettent de juger à la fois de ses progrès dans la connaissance de soi-même et de ses progrès de poète.

Pourtant, le sort lui réserve d'autres aventures. Comment en effet concevoir la vie d'Apollinaire sans femmes?

En quittant Lou, dans le train qui le ramène vers le front, il rencontre une jeune fille en route pour Oran. A Marseille, après une longue conversation à bord, ils se séparent échangeant leurs adresses. Dans la solitude de la tranchée, il retrouvera cette adresse, et toujours en quête d'aventures, il enverra un ballon d'essai sous forme d'une courte lettre. La réponse ne se fera pas attendre.

Comme avec Lou, une correspondance s'établit entre eux, et bientôt, les lettres sont quotidiennes. Petit à petit, Madeleine

Pagès finit par remplir le vide laissé par Lou dans sa vie affective.

Le 30 novembre, il est promu sous-lieutenant au 96e d'infanterie, 6e compagnie. Il monte aussitôt en ligne. Quelques jours plus tard il obtient une permission qu'ilavait demandée au préalable et le voilà en route pour Oran, rejoindre Madeleine. Voici ce que raconte Adéma de ce voyage:

"Parti pour se comporter en amant, c'est en fiancé qu'il agit, sans équivoque, au milieu de cette famille réunie autour d'une mère admirable. Revirement étonnant de sa nature portée aux jouissances immédiates de la chair, nouvel exemple de la dualité dont-il a déjà fourni tant de preuves. Il est à l'égard de Madeleine, sentimental, tendre, délicat autant qu'il aurait pu être exigeant et charnel."[18]

Le 9 janvier, retour à Marseille, puis court arrêt de 24 heures à Paris. Enfin, la tranchée de nouveau.

Le 9 mars. le gouvernement français lui accorde la nationalité française. Le 17 du même mois, à 16 heures, dans la tranchée du Bois des Buttes, près de Berry-au-Bac, un éclat d'obus troue son casque et son crâne. Il est évacué à l'Hôtel-Dieu de Chateau-Thierry puis au Val-de-Grâce, à Paris.

Sa blessure est sérieuse, nécéssitant la trépanation. Il se remet lentement et passe ses loisirs à dessiner et à peindre des petites aquarelles qu'il donne à ses amis. Tout en lui a changé. Il devient irascible et sujet à des colères violentes.

18. <u>Op. cit.</u>, p. 212

Peu à peu, pourtant, sa convalescence s'achève. Avec la santé, son besoin d'aimer et d'être aimé lui revient. Il s'éprend d'une jeune femme, Jacqueline, et de nouveau, Apollinaire est transformé. La joie de vivre le reprend.

Il promenera sa silhouette dans les anciens cafés. La jeunesse l'acclame et lui offre un magnifique banquet à l'occasion de la parution de son Poète Assassiné.

1917. Année pénible pour Guillaume. Par l'entremise de son ami Billy, il entre au Ministère de la Guerre, où il fait de la censure. Reprenant son activité littéraire, il fait jouer les Mamelles de Tirésias son drame surréaliste, et remporte un beau succès.

1918. Nouvelle maladie. Il guérit grâce aux soins de Jacqueline. Le Mercure de France publie Calligrammes, ses poèmes de paix et de guerre. C'est là que l'on trouve dans toute sa plénitude, l'expression lyrique et originale de la guerre.

Le 2 mai, dans l'Eglise Saint-Thomas d'Aquin, il unit sa destinée à celle de sa charmante Jacqueline. Picasso et Ambroise Vollard lui servent de témoins. Encouragé et soutenu par une femme compréhensive, il se remet au travail et commence son Casanova.

Ce devait être son dernier essai. Au début de novembre la grippe le terrasse. Au bout de cinq jours de lutte, il meurt, deux jours avant l'armistice.

Son corps défilera dans les rues de Paris où la population délire de joie, accompagné de tous ceux qui furent, jusqu'à la fin, ses amis.

II

L'AMOUR ET LE CARACTERE

Nous avons pu nous rendre compte, au cours du résumé de la vie de Guillaume Apollinaire, qu'il savait mener plus d'une entreprise de front et qu'il possédait une facilité d'adaptation peu commune. Il fut journaliste, poète, critique d'art, et en même temps, s'arrangeait de son mieux pour gagner son pain. Il eut aussi plusieurs aventures sentimentales. Au moins sept noms de femme figurent dans son oeuvre. Nous parlons ici de l'oeuvre poétique seulement, laissant à d'autres, le soin d'analyser l'apport de son travail de pamphlétaire ou de rédacteur, de critique ou de dramaturge.

En nous en tenant à l'oeuvre poétique, nous allons tâcher de découvrir le côté sensible et humain du poète, celui de l'homme de coeur. Dans les poèmes d'amour, écrits pendant la guerre, nous tâcherons de mettre à jour l'âme vraiment virile du soldat en face de la réalité toute nue et dure de la vie des tranchées; car nous croyons fermement que pendant la guerre, loin des disputes entre écoles littéraires, dans cette quasi-solitude de l'écrivain, Apollinaire a rendu le son le plus pur de sa lyre, en même temps que le son le plus viril.

Marcel Adéma, s'inspirant du poème le plus connu du poète, a intitulé son livre sur Apollinaire, <u>Guillaume Apollinaire le Mal-Aimé</u>. En relisant les divers poèmes d'Apollinaire, écrits

à l'endroit des femmes qu'il a aimées, l'on se demande si vraiment Apollinaire fut le Mal-Aimé? On serait souvent tenté de dire plutôt: Guillaume Apollinaire qui aimait mal.

Il est assez rare de trouver chez les poètes, plus d'un ou deux amours importants. Comme Ronsard, Apollinaire en eut plusieurs. Marie, Yvonne, Linda, Annie, Marie Laurencin, Lou et Madeleine, inspirent au poète, à tour de rôle, un lyrisme souvent violent et presque toujours, le ton de ses vers est malheureux parce que la bien-aimée se dérobe. Il n'y a que les poèmes à Madeleine qui ne réflètent pas ce même destin implacable de la malchance en amour. Ceux-là furent écrits pendant la guerre.

En repassant ainsi, l'un après l'autre, les amours, et avec les amours, les souvenirs laissés dans l'âme du poète, il me semble qu'il nous sera plus facile de démontrer les changements qui se sont opérés dans Apollinaire jusqu'au moment où, ayant tout à coup pris conscience de lui-même, et ramassant comme dans un faisceau, tous ses souvenirs, il pourra donner libre cours à son imagination et à son âme virile de poète à l'occasion des amours de guerre.

Celle qui l'initia à l'amour, ou du moins, celle qui la première lui inspira un sentiment qui déborde dans ses vers, car nous ne comptons pas de brèves rencontres sans lendemain, fut la petite Belge qu'il aima pendant son séjour à Stavelot.

Il ne faut pas croire que les impressions reçues à Stavelot ne furent pas profondes, même si ce séjour fut de courte durée. Nous retrouvons dans certains poèmes de Calligrammes et d'Alcools, l'inspiration du pays Wallon, où plane pour ainsi dire, l'âme de la tendre Mareye.

La fameuse danse de la Maclotte, tournée au bras de Marie Dubois, fut une première idylle dont les détails nous manquent, mais qui nous valut néanmoins ces jolis vers:

Vous y dansiez petite fille
Y danserez-vous mère-grand
C'est la maclotte qui sautille
Toutes les cloches sonneront
Quand donc reviendrez-vous Marie
Des masques sont silencieux
Et la musique est si lointaine
Qu'elle semble venir des cieux
Oui je veux vous aimer mais vous aimer à peine
Et mon mal est délicieux.[1]

De son séjour à Stavelot, il rapportera le souvenir des lieux, des paysages, des gens vus de ses yeux de poète, souvenirs qui l'avaient marqué aussi profondément peut-être que ses lectures. Ces souvenirs, nous les retrouvons vivaces au début, mais au cours de la guerre, le passé du poète s'estompera dans le lointain; et ce ne sera que très rarement qu'il rappellera ses premières crises sentimentales. Avec la guerre disparaîtra toute trace de cette inspiration du Moyen-Age et du "mystérieux" que nous trouvons dans Que-Vlo-Ve?

1. Apollinaire, Alcools, p. 56.

" la guitare de Que-Vlo-ve? était un peu du vent qui gémit dans les Ardennes de Belgique...Que-Vlo-Ve? était la divinité de cette forêt où erra Geneviève de Brabant, depuis les bords de la Meuse jusqu'au Rhin, par l'Eifel volcanique aux mers mortes que sont les mares de Daun, l'Eifel où jaillit la source de Saint-Apollinaire, et où le lac Maria Laach est un crachat de la Vierge...[2]

Il nous restitue l'esprit de ce pays riche en légendes:

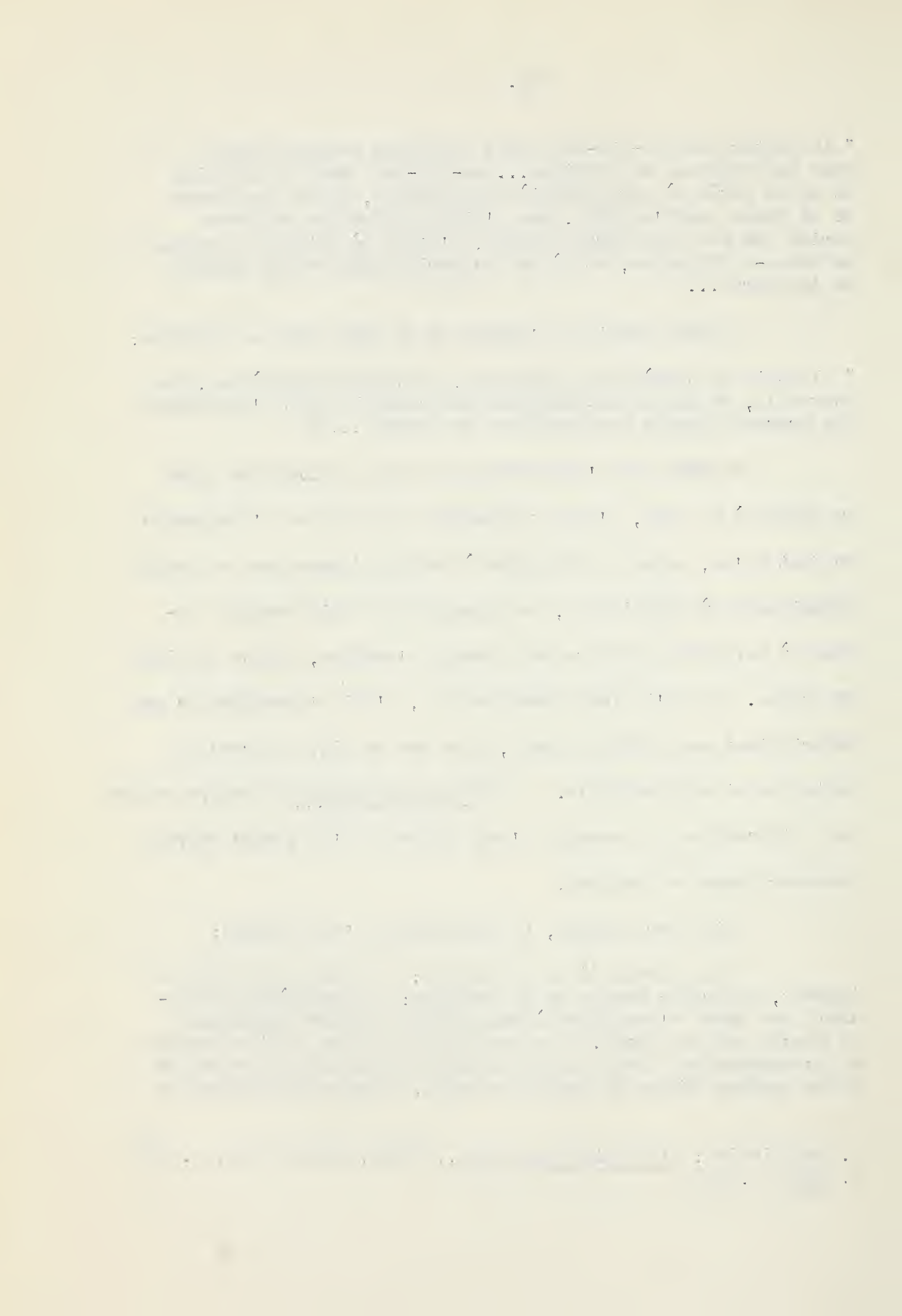
" Il était le compère des sangliers, le cousin des lièvres, des écureuils, et la vie secouait son âme comme le vent d'est secoue les grappes oranges aux sorbiers des oiseaux..."[3]

Ce même don d'observation et cette facilité de créer un monde où le réel, l'esprit légendaire du pays et l'imaginaire ne font qu'un, nous le retrouvons à la même époque dans ce conte fantaisiste où Apollinaire, en compagnie du "juif errant" condamné à parcourir la terre sans jamais s'arrêter, visite la ville de Prague. Ce qu'il faut remarquer ici, c'est l'abondance de ces descriptions aux détails exacts, pris sur le vif, qui rend la fantaisie si vraisemblable. Le "Passant de Prague" démontre encore une fois combien le souvenir d'une visite ou d'un voyage pouvait demeurer intact et profond.

Voici par exemple, la description d'une auberge:

" Il y avait là un violoniste: un homme qui tenait le tambour, la grosse caisse et le triangle: un troisième qui touchait une sorte d'harmonium à deux petits claviers juxtaposés et placés sur soufflets. Ces trois faisaient un bruit du diable et accompagnaient fort bien le goulash au paprika les pommes de terre sautées mêlées de grains de cumin, le pain aux graines de

2. Apollinaire: l'Hérésiarque et Cie., Stock, Paris, 1910. p. 125
3. Ibid: p. 125



pavot et la bière amère de Pilsen qu'on nous servit."[4]

Après Stavelot: retour à Paris où son ardeur se tourne vers la gracieuse Linda. Mais malgré ses soupirs et ses lettres pressantes, celle-ci ne répond pas à sa passion. Elle lui offrira tout de même son amitié et se montre reconnaissante de ce qu'il écrit pour elle. Celà ne suffit pas à l'amant. Mieux vaut rompre. Il tâche de s'en venger un peu en lui envoyant parmi d'autres poèmes celui-ci qui fait tant songer à un autre poète...dont le souvenir hantait peut-être le jeune Apollinaire.

"Lorsque grâce au printemps vous ne serez plus belle
Vieillotte grasse ou maigre avec des yeux méchants
Mère gigogne grave en qui rien ne rappelle
La fille aux traits d'infante immortelle en mes chants.."[5]

et tout d'un coup, comme si le coeur du poète, malgré son dépit, reprenait le dessus, il finit par ce vers où l'on sent son admiration pour celle qui ne veut pas de lui:

"Cependant grâce à vous, merci ma dessilleuse".[6]

Les souvenirs d'Allemagne sont particulièrement vivaces, sans doute parce qu'à ce moment il traversait une crise sentimentale qui le rendait extrêmement sensible. Il aimait Annie Playden, et les souvenirs des paysages romantiques des bords du Rhin lui vaudront quelques-uns de ses plus beaux poèmes.

Le paysage se prête à l'aventure romanesque. Les brumes

6. Apollinaire: Il y a. Messein, Paris, 1949, p.42

du fleuve, les légendes du pays, les tziganes qui passent au loin, tout donne à son lyrisme une ardeur de plus en plus passionnée. Ce qui complète le tableau, c'est que ce paysage possède, en la personne d'Annie, une fée lointaine et sage dont il est éperdûment épris. Dans sa Chanson du Mal-Aimé, il évoque tout celà en y mêlant les délires d'un désespoir amoureux. Mais c'est en vain, car si les poèmes d'Apollinaire charment Annie, fidèle aux traditions familiales, elle ne voudra pas de ce poète trop brusque en amour.

En vers octosyllabiques, pleins de réminiscences personnelles et d'allusions littéraires et légendaires où passent le souffle de la plainte et l'impétuosité de l'amant, il pleure la perte de sa bien-aimée. Il y chante sa fidélité. Il déplore l'inconstance de l'amante en la comparant à Sacontale ou Cakountala, épouse de Doushmanta. Il veut oublier, mais doit sans cesse se débattre contre cet amour qui le ronge. Il ne peut pas et ne veut pas se débarasser de ses souvenirs:

Je ne veux jamais l'oublier
Ma colombe ma blanche rade
Mon île au loin ma Désirade
Ma rose mon giroflier[7]

Il y a dans l'âme du poète, un conflit qui le déchire. Il a peur de devenir fou. Il est tenté de fuir le malheur, mais rien ne vient arrêter son tourment. Il conclut par une méditation

7. Apollinaire: Alcools: p.25

sur la fatalité qui régit les sentiments humains:

" Destins destins impénétrables
Bois secoués par la folie
Et ces grelottantes étoiles
De fausses femmes dans vos lits
Aux deserts que l'histoire accable".[8]

Ce qui frappe dans la Chanson du Mal-Aimé, c'est que le poète n'essaye pas de nous faire pleurer avec lui. Nous sentons bien qu'il y a là un drame profond, mais à cause de la forme même de la Chanson nous sommes perpétuellement divertis par des allusions ironiques et même parfois franchement comiques. Si nous comprenons ce que la vie peut réserver de douloureux au poète, nous n'y retrouvons pas ces plaintes auxquelles les poètes romantiques nous avaient accoutumés. Néanmoins, le fond de tristesse est là qui revient toujours pressant et toujours lyrique. De tous ses poèmes c'est peut-être celui qui est le plus rythmé et le plus musical:

"Voie lactée ô soeur lumineuse
Des blancs ruisseaux de Chanaan
Et des corps blancs des amoureuses
Nageurs morts suivrons-nous d'ahan
Ton cours vers d'autres nébuleuses".[9]

De tous les souvenirs, c'est bien celui d'Annie et à peu près le seul, qui plus tard inspirera Les Colchiques.

En regardant un pré, en automne, il voit immédiatement les yeux de sa maîtresse, et son ancienne blessure s'ouvre à

8. Ibid., p. 30
9. Ibid.

nouveau. L'automne où se meurt la nature, comme son amour, la nostalgie du passé, le regret, l'espoir même qui refleurit quelques instants:

"Le pré est vénéneux mais joli en automne
Les vaches y paissent
Lentement s'empoisonnent
La colchique couleur de cerne et de lilas
Y fleurit tes yeux comme cette fleur-là
Violâtres comme leur cerne et comme cet automne
Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne".[10]

L'Emigrant de Landor Road et Cors de Chasse, deux de ses meilleurs poèmes, se placent également sous le signe d'Annie.

"Et Thomas de Quincey buvant
L'opium poison doux et chaste
A sa pauvre Anne allait rêvant
Passons passons puisque tout passe
Je me retournerai souvent

Les souvenirs sont cors de chasse
Dont meurt le bruit parmi le vent".[11]

Le dernier quatrain de l'Emigrant de Landor Road exprime un lyrisme profond sous sa forme symboliste:

"Gonfle-toi vers la nuit O Mer Les yeux des squales
Jusqu'à l'aube ont guetté de loin avidement
Des cadavres de jours rongés par les étoiles
Parmi le bruit des flots et des derniers serments".[12]

Dans une lettre à Robert Goffin, qui après de longues recherches, retrouva Annie aux Etats-Unis, la vieille dame écrit ceci:

"Ceux qui aiment sa poésie devraient m'être reconnaissants

10. Ibid. p. 33
11. Ibid., p. 135
12. Ibid., p. 88

de ne pas l'avoir épousé. Si je l'avais fait, qui sait, peut-être pareille poésie n'eût pas été écrite. Il est rare qu'un poète donne à son épouse le relief qu'il accorde à son amour perdu."[13]

Elle avait sans doute raison et pareillement nous n'aurions pas eu les poèmes à Marie Laurencin, qui viendra remplir le vide causé par le départ d'Annie. Elle en creusera un autre aussi profond.

Cette nouvelle liaison dura six ans, mais Marie Laurencin et Guillaume Apollinaire n'étaient pas faits pour s'entendre. C'est elle pourtant qui lui inspira la majeure partie des poèmes d'Alcools, les six premières pièces de Lueurs de Tirs, dans Calligrammes, les vers de Vitam Impendere Amori et les chants de Tristouse Ballerinette, dans le Poète Assassiné.

Ses relations avec Marie Laurencin apportent du nouveau à son oeuvre. Il écarte les voiles qui jusqu'ici recouvraient les lueurs trop crues du désir, et ses poèmes deviennent de plus en plus sensuels. Cette tendance ira s'accentuant jusqu'au jour où dans les poèmes secrets à Madeleine, il chantera franchement et ouvertement les délices de la passion physique. Nous trouvons un premier exemple de ce genre de composition dans le Larron.

"Il brillait et attirait comme la pantaure
Que n'avait-il la voix et les jupes d'Orphée

13. Textes Inédits avec préface de J. Moulin, G. Apollinaire Droz, Genève, 1952, p. 16.

Et les femmes la nuit feignent d'être des taures
L'eussent aimé comme on l'aima puisqu'en effet"...[14]

Marie Laurencin sut, jusqu'à un certain point, calmer l'avidité sensuelle du poète, mais lui, inconstant et jouisseur, ne pouvait satisfaire beaucoup plus longtemps le tempérament artistique de la jeune femme. Elle se détacha gentiment de lui, ne pouvant endurer ses accès de colère et ses trop nombreuses infidélités, dont il ne se cachait même pas.

Pendant la guerre, il lui enverra de nombreux poèmes, tels: Les feux du bivouac, l'Adieu du Cavalier et Tourbillon de mouches... mais chose curieuse, ces mêmes poèmes, d'autres femmes les recevront, avec des variantes selon la destinataire.

Dans les vers écrits pour Lou, dont l'ardeur sensuelle égale la sienne, le soldat donne pour la première fois, libre cours à ses chants voluptueux. Il voit dans les êtres et les choses, des formes qui lui rappellent le ravissant corps de la jeune femme:

....
"Un rossignol meurtri par l'amour chante sur
Le rosier de ton corps dont j'ai cueilli les roses
Nos coeurs pendent ensemble au même grenadier
Et les fleurs de grenade en nos regards écloses
En tombant tour à tour ont jonché le sentier."[15]

En moins d'un an, après avoir vécu des heures de passion inoubliables mais de courte durée, Apollinaire envoie à Lou une

14. G. Apollinaire: Alcools, p. 74
15. G. Apollinaire: Calligrammes: Gallimard, Paris, 1925, p. 99

soixantaine de poèmes, marqués par une violence sensuelle presque déchaînée. Pourtant, il faut le dire, cet érotisme ne choque pas. Privé, dans cette vie de tranchées, de tendresse et de tout contact féminin, il se fait une sorte de mystique de la chair qui va grandissant, jusqu'au jour où elle atteindra son plus haut degré dans les poèmes secrets à Madeleine.

Même dans les poèmes qui n'ont pas l'amour pour sujet, cet érotisme donne au poète une nouvelle vigueur et une originalité peu commune.

Ainsi trouvons-nous ces vers dans <u>le Chant de l'Honneur:</u>

"O jeunes gens je m'offre à vous comme une épouse
Mon amour est puissant j'aime jusqu'à la mort
Tapie au fond du sol je vous guette jalouse
Et mon corps n'est en tout qu'un long baiser qui mord."[16]

Cette nouvelle forme d'expression, Cadou l'explique de la façon suivante:

"Le poète savait d'instinct que la vie méritait de sa part un don total, qu'il devait aussi bien à sa chair qu'à son esprit et cela sans qu'il faille en tirer gloire ou honte, mais simplement l'accepter comme l'expression d'une grande force, d'une grande liberté humaine."[17]

Abandonné de Lou, Guillaume ne resta pas longtemps sans inspiratrice. C'est alors vers la jeune fille rencontrée dansle train entre Nice et Marseille que se tourne sa muse: Madeleine Pagès.

Apollinaire commence par lui écrire de longues lettres

16. <u>Ibid.</u>, p. 186
17. René Guy Cadou: <u>G. Apollinaire ou l'Artilleur de Metz; S. Chiffoleau, Nantes, 1948, p. 104</u>

presque naïves, pour un homme aussi averti que lui. Il fait en quelque sorte l'éducation sentimentale et sensuelle de celle qui, quelques mois plus tard, deviendra sa fiancée. Dans les poèmes qu'il lui adresse, Madeleine porte tour à tour les noms de Roselys, Toute-fleur, Phare-fleur, qui s'harmonisent avec son innocence.

Madeleine répond aux lettres de Guillaume, et bientôt, à mesure que se développe cette correspondance, devenue quotidienne, l'amour naît comme par enchantement.

Au cours des longues veilles, dans cette attente exaspérante des tranchées, Apollinaire avait éprouvé la nostalgie du foyer. Peut-être même, ces déceptions accumulées où l'amour lui échappait l'avaient-ils décidé à changer de tactique. Toujours est-il que cette fois-ci, il va faire précéder l'amour au contact physique. Tranquillement, pour ne pas blesser une nature qu'il sent délicate, il initie sa future fiancée aux choses de la chair. Si parfois les poèmes semblent ôsés, et si la jeune fille en les lisant la première fois rougit un peu, Guillaume ne se laisse pas décourager pour si peu. Dans ses lettres, il explique son attitude. Il ne cache rien de ses sentiments et veut la même franchise en retour.

C'est ainsi qu'aved le temps, Madeleine recevra des poèmes où l'imagination érotique du poète est à son comble.

"Lune candide vous brillez moins que les hanches
De mon amour
Aubes que j'admire vous êtes moins blanches
Aubes que chaque jour
J'admire ô hanches si blanches"...[18]

Parfois, l'on sent que l'ardeur de son imagination n'arrive pas à compenser l'absence de celle qu'il aime.

....
"Les autres soirs je me rattache à toi
Car toutes les places de mon corps correspondent
à ce qui leur équivaut dans le tien
Les autres jours je me console de la solitude
et de toutes les horreurs
En imaginant ta nudité
Je voudrais en connaître tous les détails
Puis je pense que je ne connais même pas celà
Je ne le connais par aucun sens
Ni même par les mots
Et mon goût de la beauté est-il donc aussi vain
Existes-tu ma Madeleine
Ou n'es-tu qu'une entité que j'ai créée sans
le vouloir
Pour peupler ma solitude."[19]

Il y a dans Tendre comme le Souvenir, de nombreuses lettres où Apollinaire demande à sa fiancée des descriptions d'elle-même, afin de remplir cet immense vide charnel qu'il éprouve et qu'irrite sans cesse son imagination si vive.

Le vide devait être comblé, mais pas par Madeleine. Après sa blessure, les lettres à Madeleine se font de plus en plus rares, puis brusquement, cessent. L'amour viendra sous la forme d'une jolie rousse qui deviendra sa femme, et qui inspirera ses derniers vers amoureux.

18. G. Apollinaire. Tendre comme le Souvenir, Gallimard, Paris, p. 207

19. Ibid., p. 188-89.

"Ses cheveux sont d'or on dirait
Un bel éclair qui durerait
Ou ces flammes qui se pavannent
Dans les roses qui se fanent."[20]

Dans la raison ardente, la jolie rousse, c'est encore Jacqueline:

"Elle vient et m'attire ainsi qu'un fer l'aimant
Elle a l'aspect charmant
D'une adorable rousse."[21]

Faut-il voir dans ces vers érotiques, une influence (à retardement) des travaux pornographiques qu'ilavait exécutés pour certains libraires? Je ne le crois pas. Ces oeuvres avaient sans doute permis à Apollinaire de satisfaire sa curiosité à cet égard, mais elles étaient avant tout un moyen de gagner de l'argent. Il n'y a, ni dans le caractère d'Apollinaire, ni dans son oeuvre à lui, rien de morbide. Au contraire, son oeuvre respire la santé et l'ardeur de vivre. D'autre part, ce qui frappe de plus en plus dans ces poèmes écrits pendant la guerre, c'est l'absence d'influences littéraires. C'est Apollinaire, l'homme, le soldat comme les autres, qui souffre et qui cherche des raisons de vivre et d'espérer, qui exprime son sentiment, dépouillé de toute littérature. Voilà pourquoi ces poèmes rendent un son si différent à ceux d'Alcools.

Il est permis de croire que sa mère, mondaine, joueuse, toujours en quête d'aventures, n'a pas eu beaucoup d'influence sur la formation première du caractère de son fils. Elle l'avait

20. G. Apollinaire: Calligrammes. p. 198
21. Ibid. p. 197

laissé aux soins d'une nourrice, et puis l'avait placé dans une institution religieuse. Ce qu'on vient de dire sur les amours d'Apollinaire indique qu'il s'est ressenti, sa vie durant, du manque de cet amour maternel et de l'intimité du foyer qui sont le partage d'enfants élevés dans une famille normale.

Quoiqu'il en soit, il avait hérité de ses parents, une nature prédisposée à la sensualité. Son goût très développé pour les bonnes choses rappelle les héros de Rabelais.

Apollinaire ne renonce pas à sa part de jouissances terrestres:

"Gourmet et gourmand, il aime trôner devant des tables couvertes de plats aux violents assaisonnements, en commentant Brillat-Savarin et les recettes du monde entier. Quelle satisfaction de découvrir Le petit cuisinier et l'art de faire la cuisine au meilleur marché, ouvrage anonyme publié en l'an IV de la République. Relatant dans ses chroniques du Mercure de France quelque banquet littéraire auquel il a assisté; le poète ne manque jamais d'en détailler le menu: salé au choux, filet saignant, salade, fromage de chèvre, Vouvray, Corton, Musigny, Chambertin,...ses récits sont truffés de mets allèchants, depuis le goulash aux paprikas que mange, le Passant de Prague, jusqu'aux cotignats que déguste Bénédetto Orfei."[22]

D'où lui vient cette gourmandise? Sans doute comme le prétendent ses amis, entre autres, Billy, un peu de sa mère, mais aussi un peu du fait que pendant sa jeunesse, le jeune Guillaume devait avoir plus souvent qu'à son tour, été privé des bons plats de famille. D'habitude, ce ne sont ni les couvents

22. Jeanine Moulin: Textes Inédits. Introduction. p. Viii.

ni les collèges, ni même les pensions qui excellent dans l'art culinaire. C'est peut-être une revanche longtemps attendue qu'il prend, lorsque par hasard il découvre un menu à son goût. Faut-il donc le blâmer si au cours de ses réunions amicales, Guillaume se montre gourmet et bon vivant?

Comme nous le savons déjà par ses poèmes, la sensualité chez Apollinaire révèle un caractère mâle. Il aimait les femmes. Il voulait séduire. Il ne tolérait guère la résistance... et il en souffrait.

Sa sensualité satisfaite, qu'arrive-t-il? Il devient dominateur, jaloux, souvent même odieux. Il ne sera même pas fidèle à ses amantes, et cherchera dans des conquêtes plus faciles, le calme demandé par un corps débordant de santé. Avec Marie Laurencin, il a été dupe de sa sensualité. Avec Lou, c'est elle qui lui rend le change et l'abandonne.

C'est surtout dans les lettres de guerre écrites à Madeleine, que nous pouvons analyser plus profondément le caractère mâle et viril que prend cette sensualité:

"Mon amour adoré, Madeleine, ma chère extase, Madelon de mes délices, Roselys de toute pureté et de toute volupté....
....
Toutefois, tu redeviens excessivement pudique avec moi et je veux que tu perdes celà complètement avec moi quitte à le redevenir sur mon ordre quand je jugerai que tu m'appartiens, non seulement corps et âme comme tu m'appartiens, mais même dans l'impondérable solubilité de tout ton être. Je veux que tu sois avec moi impudique comme la femelle avec le mâle, de même que je veux que ton esprit s'élève avec le mien aux plus hautes conceptions esthétiques, métaphysiques, religieuses et morales. Je veux que

nous ne fassions qu'un et si ton cerveau m'obéit, si ton corps le fait aussi, il y a encore des régions obscures de ton être où tu n'es pas devenue tout-à-fait ma Madeleine. Ta pudicité doit grandir et devenir infiniment farouche à l'égard de tout ce qui n'est pas moi, elle doit au contraire tomber complètement ardemment devant moi..
Peu de gens se sont aimées ou ceux qui l'ont fait ont agi illégitimement et dans le vice. Il importe que deux esprits comme nous agissent dans la vertu mais d'une façon aussi complète, aussi passionnée, que ceux qui sont dans le vice. Lis la vie des grandes Saintes et voit comme l'amour divin qui les enflammait leur faisait perdre toute pudicité. Ce n'était pas vice, c'était vertu et combien il faut plaindre ceux qui trouvent à redire à l'admirable passion qui palpite impudiquement dans les oeuvres de Ste Thérèse d'Avila..................................
Tu es à moi comme une femelle à son mâle et je veux toute ton impudeur, tout ton désordre, toute ta folie je veux pouvoir faire de toi ce que je veux sans que tu te sentes avilie:"[23]

Et la lettre continue sur ce ton...

Les poèmes secrets à Madeleine, que nous avons mentionnés , complètent le portrait ébauché plus haut. Ici, c'est le désir qui domine, exaltant les beautés d'un corps qu'il ne connait pas encore:

"Toi dont je repandrai le sang grâce à l'amour
O ma vierge qui allume la lampe
Ouis le son profond des canons qui t'acclament
et t'accueillent ma reine
Ouis le cliquetis des épées qui t'appellent
ô très belle victime
Toi dont je pénétrerai la chair jusqu'à l'écume
ardente
Où la chair et l'âme se convulsent ensembles
Ouis le cri terrible de la tempête qui te secoue
mon beau vaisseau
Toi dont la croupe libre se balance ainsi qu'un
beau vaisseau sur la mer parfumée
Toi temple dont je serai le prêtre ardent et dévôt
et farouchement unique

23. G. Apollinaire: Tendre comme le Souvenir, p. 189-190.

Entends monter le cri d'amour d'une armée qui
soupire vers l'amour..."[24]

En lisant ces pages, l'on comprend pourquoi Apollinaire ne pouvait pas, et ne devait pas être heureux en amour. Cet amour, hyper-sensuel, qu'il désire, ne peut pas exister sur terre à moins que les amoureux puissent se créer une mystique ou un mythe de l'amour et s'y donner selon des rites presqu'inhumains. L'amour charnel est dépassé par cette idée si haute qu'Apollinaire s'est faite de la sensation.

Malgré ce qu'on peut en penser, cette sensualité et cet érotisme étaient une force, et c'est grâce à elle qu'Apollinaire pourra si tôt se reprendre après ses nombreux échecs. Si elle fut son malheur, sa sensualité fut aussi sa force.

Il faut noter que les poèmes les plus violents ont été écrits au moment même où le poète vivait d'une vie d'intense chasteté, au milieu d'hommes, dans la tranchée. C'est donc signe que la privation de la femme augmentait à tel point son désir qu'il se le rendait presque mystique.

Dans ses poèmes de guerre, cet érotisme n'est pas maladif; au contraire, par sa virilité même, il exclut toute arrière pensée d'immoralité. C'est la joie de se savoir homme, mâle, fort et en santé, fait pour séduire, qu'il chante le plus souvent.

24. Ibid., p. 195

Epicurien de nature, s'il a exalté les sens, ce n'est pas parce qu'il en est l'esclave, mais au contraire, parce qu'il les domine et les utilise à leur plein rendement. La guerre l'a libéré de ce caractère maladif et disons-le, sadiste, de la littérature pornographique. Au milieu d'hommes, dans un endroit chaste par nécéssité, il a exalté toutes les beautés de l'amour, et libre, il en a décrit le côté physique dans un langage souvent violent et cru, mais aussi, à la façon du peintre qui trace sur la toile une nudité quelconque pour en faire ressortir tous les traits les plus frappants et les plus beaux.

LES AMITIÉS....LES INFLUENCES

En retraçant l'histoire des grands criminels, nous remarquons que souvent, le malheur de leur jeunesse fut la cause de leurs crimes. C'est la misère qui les pousse à avoir recours aux moyens violents, pour s'assurer dans une société où il est pratiquement impossible de vivre sans argent, une existence précaire. Villon disait déjà:

Nécéssité fait gens mesprendre
Et faim saillir le loup du bois.
(Le Testament)

Je me suis souvent demandé ce que serait devenu le jeune Guillaume Apollinaire, nanti d'une culture classique, descendant d'une famille dont le nom même, en France, sentait l'étranger, si au lieu d'échouer à Paris, il avait par hasard débarqué à New York.

En somme, qu'avait-il à son actif, pour gagner sa vie, lui, l'adolescent de province, le "juif" comme certains se plaisaient à l'appeler? Sans liens de famille, (du moins en cachait-il le drame intime devant ses amis) sans diplôme, sans ficelles à tirer...que faire dans une ville comme Paris? Il ne possédait que sa jeunesse, sa bonne humeur, une imagination très vive, une bonne connaissance de la langue française, de l'italien et de l'allemand. Il n'avait pas le sou, sa mère ayant tout perdu. Il fallait se débrouiller.

Heureusement, Apollinaire s'exprimait avec facilité, et penchait déjà vers le journalisme. Mais pour un jeune étranger, sans références, sans antécédents, sans appuis, dans une ville comme Paris en 1900, que faire?

Il aurait pu, à l'instar des gamins de l'East End, s'associer à des bandes de voyous...Son éducation et son sens inné de l'honneur l'en empêchèrent. Tout de même, il lui fallait briser la résistance de cercles déjà établis, et pour cela, commencer par se faire connaître. Nous avons vu qu'il trouva des emplois peu lucratifs dans des banques ou ailleurs et qu'il contribua à toutes sortes de revues pour se faire quelques sous. Comme il ne pouvait se réclamer d'aucune école établie, il fallait se joindre à ceux qui n'en avaient pas: aux novateurs. Nous retrouvons donc Apollinaire en compagnie de jeunes, qui, à l'époque, passent pour des anarchistes en littérature. Rien ne pouvait mieux satisfaire les goûts littéraires de Guillaume qui dès sa jeunesse, rechercha un ordre nouveau, approprié à une civilisation matérielle en pleine évolution.

Evidement, tout ceci n'est pas une simple affaire de calcul: son esprit curieux, avide de nouveautés est largement ouvert aux idées originales.

C'est donc un groupement de "bohémiens" de la littérature qu'il rejoint, de jeunes qui veulent par leurs innovations, se créer une place au soleil et se débarrasser d'anciennes

idées.

Voilà pourquoi Guillaume Apollinaire se jette à la défense du "cubisme" et du "futurisme" et pourquoi aussi animé du même esprit d'audace, il écrira la première pièce surréaliste: Les Mamelles de Tirésias.

Après le symbolisme dont Apollinaire a subi l'influence, la littérature française semblait être entrée dans une sorte de stage d'attente. Déjà se préparait toute une nouvelle école de jeunes écrivains et de jeunes peintres qui se réunissaient dans les cafés et les salons, tous voués à une réforme radicale. Ainsi rencontrons-nous, en compagnie d'Apollinaire, des gens comme André Salmon, Alfred Jarry, Pablo Picasso, Max Jacob, André Billy, André Rouveyre, et Marie Laurencin...des noms qui plus tard, passeront dans les lettres et les arts français.

Au cours de ces rencontres, des amitiés durables se sont formées, et le poète a subi l'influence des uns et des autres. Sans trop de conviction parfois, mais plutôt par un sentiment de solidarité, il a championné et défendu certaines écoles de peinture, C'est ainsi qu'il a lancé le "cubisme."

Nous relevons dans l'Introduction aux Textes Inédits, ces quelques lignes:

"Les critiques n'ont pas assez souligné l'ascendance qu'exerça Jarry sur la génération qui l'a suivi. Il est certain que c'est l'effervescence satirique du père Ubu, sa protestation virulente contre la tradition qui ont déterminé le caractère

insurrectionnel de l'oeuvre d'Apollinaire, de Salmon, de Jacob, de Cendrars, et des surréalistes."[1]

D'autres influences ont marqué Apollinaire. Celle de Nerval qu'il défend ainsi dans le Mercure de France en 1911:

"Quoi qu'on puisse en penser, dans les trois ou quatre partis qui actuellement, haussant le ton, se disputent la gloire poétique en France, le mystère dans la poésie, n'est peut-être pas moins légitime que la clarté."[2]

A propos de Lautréamont dont l'oeuvre est hantée par le rêve et le cauchemar, Apollinaire a eu ces mots:

"Il a enterré la raison sous des monceaux de mots, des pelletées d'images. Et celà donne pour l'avenir, une oeuvre dont nous ne soupçonnons ni la qualité, ni la portée, mais dont nos neveux pourront établir le sens véritable."[3]

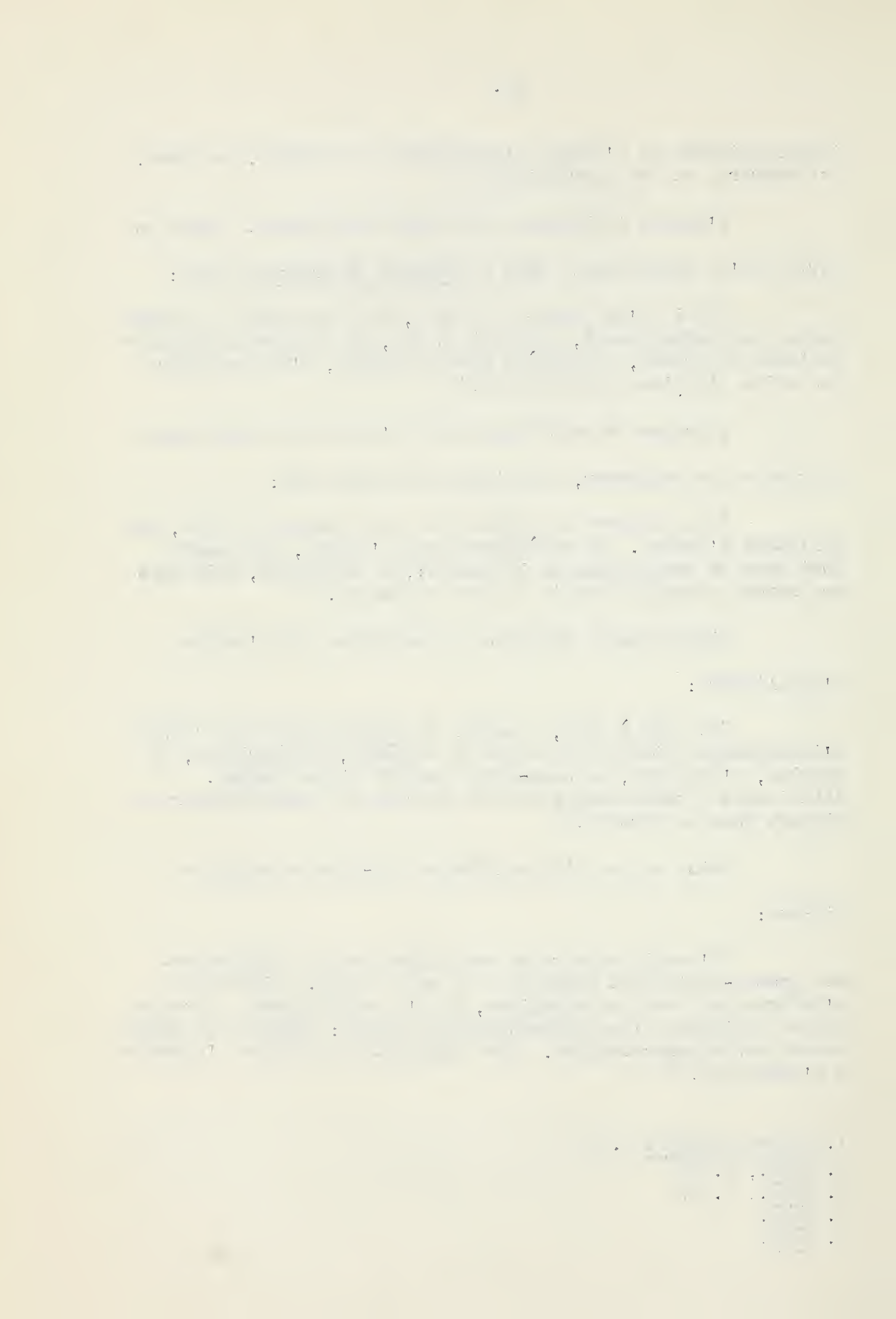
Rimbaud aussi laissera son empreinte sur l'oeuvre d'Apollinaire:

"De 1905 à 1912, l'auteur du Bateau Ivre fait l'objet d'innombrables études dont celle de Delahaye, de Berrichon, de Segalen, d'Izambard, de Jean-Marie Bernard et de Claudel. Apollinaire a certainement lu ces articles qui parurent pour la plupart dans le Mercure."[4]

Voici ce que dit Apollinaire lui-même au sujet de Rimbaud:

"L'avenir construira sur Rimbaud et sur Lautréamont des gratte-ciels dont aucun de nous ne se doute. Rimbaud ne s'enferme pas dans le symbolisme, il s'y proportionne. Certains génies jouissent d'une prédestination logique: celle de ne jamais constituer un anachronisme. Ils font partie de ce que l'humanité a d'essentiel."[5]

1. Textes Inédits: p. 96
2. Ibid., p. 96
3. Ibid., p. 97
4. Ibid.
5. Ibid.



Où retrouver chez Apollinaire des traces de cette influence? Dans Alcools, en lisant Palais de Fiançailles, nous relevons le procédé souvent employé par Rimbaud, où l'absurde figure sur le même plan que le réel.

> "Le printemps laisse errer les fiancés parjures
> Et laisse feuilloler longtemps les plumes bleues
> Que secoue le cyprès où niche l'oiseau bleu
>
> Une Madone à l'aube a pris les églantines
> Elle viendra demain cueillir les giroflées
> Pour mettre aux nids des colombes qu'elle destine
> Au pigeon qui ce soir semblait le Paraclet
> Au petit bois les citronniers s'enamourèrent
> D'amour que nous aimons les dernières venues
> Les villages lointains sont comme leurs paupières
> Et parmi les citrons leurs coeurs sont suspendus."[6]

Comme Rimbaud, notre poète a des visions de l'avenir;- il ne veut pas se contenter des événements d'aujourd'hui, mais joue au prophète et cherche à dépasser son temps:

> "L'âge en vient on étudiera
> Tout ce que c'est que de souffrir
> Et ce ne sera pas du courage
> Ni même du renoncement
> Ni tout ce que nous pouvons faire
>
> On cherchera dans l'homme même
> Beaucoup plus qu'on y a cherché
> On scrutera sa volonté
> Et quelle force naîtra d'elle
> Sans machines sans instruments."[7]

Voilà comment Guillaume Apollinaire veut devancer le progrès; et curieuse coïncidence, si l'on veut appliquer à nos

6. G. Apollinaire: Alcools, p. 115.
7. G. Apollinaire: Calligrammes., p. 21.

jours et à notre époque certaines de ces prédictions, nous remarquons qu'il tombe assez juste. Que l'on songe à la propagande Nazi ou même communiste, et l'on voit qu'en effet, c'est bien le temps où l'on a trouvé moyen de scruter et d'influencer les volontés.

"Profondeurs de la conscience
On vous explorera demain
Et qui sait quels êtres vivants
Seront tirés de ces abîmes
Avec des univers entiers."[8]

On dirait ici, longtemps avant son temps, une vision de la psychanalyse...

De la prophétie au "futurisme" il n'y a pas une différence énorme, et déjà, Apollinaire va emboîter le pas aux jeunes qui en Italie lancent ce nouveau mouvement. Il s'agit d'oublier tout le passé, et de trouver dans la civilisation contemporaine, mécanique, et scientifique, de nouveaux sujets d'inspiration.

C'est alors que la Tour Eiffel deviendra une bergère parmi son troupeau de ponts, dans Zone. Les avions seront des prêtres montant éternellement en élevant l'hostie. Les autobus mûgiront, les cheminées engrosseront les nuages. On prête aux objets inanimés, tous les sentiments que l'on attribue d'habitude aux humains. Pour mieux se conformer aux idées nouvelles Apollinaire bouscule la syntaxe et supprime la ponctuation...

8. Ibid., p. 20

"Maintenant tu marches dans Paris tout seul
parmi la foule
Des troupeaux d'autobus mugissants près de toi
roulent
L'angoisse de l'amour te serre le gosier
Comme si tu ne devais jamais plus être aimé
....
J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié
le nom
Neuve et propre au soleil elle était le clairon
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-
dactylographes
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour
y passent
Le matin par trois fois la sirène y gémit
Une cloche rageuse y aboie vers midi
Les inscriptions des enseignes et des murailles
Les plaques les avis à la façon de perroquets
criaillent."[9]

Ce n'est plus, en effet, le langage traditionnel de la poésie, et la source d'inspiration est, on peut le dire, très moderne, mais aussi très froide, et le poète à mon avis n'y gagne rien.

Remarquons ici un paradoxe: les poètes dont il a subi l'influence, dont il a parlé, Nerval; Rimbaud, Jarry, Lautréamont, deviendront les maîtres de la jeune génération, tandis qu'Apollinaire reviendra vers un style plus simple. A mesure qu'il vieillira, et à mesure que s'affirmera son esprit d'indépendance, au cours de la guerre, Apollinaire reviendra vers une poésie plus traditionnelle. Les autres poètes n'ont pas comme lui subi et vécu cette guerre, et la génération montante

9. G. Apollinaire: Alcools, p. 9,10.

non plus. Voilà pourquoi sans doute, son influence ne se fait pas sentir si fortement que celle de ses amis. Ce ne sera que beaucoup plus tard que l'on découvrira de nouveau Apollinaire.

IV

Le stade expérimental

En 1912, Apollinaire et quelques amis fondent les Soirées de Paris, revue littéraire d'avant-garde. En novembre 1913, devenu co-éditeur, il donne à sa revue un caractère ultra-moderniste, caractère qu'elle gardera jusqu'à la fin. Elle renferme l' Apollinaire de l'époque.

L'auteur y expose les idées fondamentales du cubisme et montre qu'avant tout, cet art cherche à satisfaire l'imagination plutôt que de plaire aux yeux des critiques, et l'auteur appuie sur l'intellectualité de l'art qu'il ne trouve pas encore assez abstrait.

"Le cubiste aboutit à une nouvelle vision des choses en retournant l'objet, en tentant de découvrir la signification essentielle. Il dissocie les éléments de cet objet et retient ceux qu'il juge les plus significatifs. Après quoi, il les regroupe et les souligne en traits précis et denses de manière à faire apparaître leur valeur idéale."[1]

En appliquant ces procédés à la poésie, Apollinaire expérimente le cubisme littéraire. Lorsque dans Zone il trace le tableau d'un groupe d'émigrants, il choisit le détail qui caractérise leur vie mouvementée. Il ne s'agit plus d'imaginer un symbole, mais de faire sentir au lecteur toute la signification d'un détail emprunté tel quel à la réalité. Il n'est plus question que de reproduire simplement la réalité:

1. Textes Inédits: p. 125

"Tu regardes les yeux pleins de larmes ces pauvres émigrants
Ils croient en Dieu ils prient les femmes allaitent les enfants
Ils emplissent de leur odeur le hall de la gare Saint-Lazare
Ils ont foi dans leur étoile comme les rois mages
Ils espèrent gagner de l'argent dans l'Argentine
Et revenir dans leur pays après avoir fait fortune
Une famille transporte un édredon rouge comme vous transporterez votre coeur
Cet édredon et nos rêves sont aussi irréels."[2]

"Le fait d'agrandir dans le tableau ou le poème tel élément qu'on estime essentiel dénote le mépris des dimensions réelles. Développant une conception plus hardie encore, nombre de cubistes et de futuristes reproduisent sur une même toile les diverses surfaces d'un objet: le simultanisme ou orphisme, est une des trois tendances du cubisme, et les autres étant le cubisme physique et le cubisme instinctif."[3]

Apollinaire ajoute encore que le peintre ne peut se contenter de saisir un présent trop fugace, et qu'il faut embrasser d'un seul coup d'oeil, le présent et l'avenir. C'est ce qu'on trouve dans Zone où le poète évoque sur le même plan des épisodes qui se situent à des moments et en des lieux différents:

"Te voici à Marseille au milieu des pastèques
Te voici à Coblence à l'hôtel du Géant
Te voici à Rome assis sous un néflier du Japon."[4]

Le Musicien de Saint-Merry, Les Fenêtres, et Lundi rue Christine, ces poèmes qui ont dérouté tant de lecteurs, deviennent beaucoup moins obscurs si on les lit à la lumière des théories cubistes

2. G. Apollinaire: Alcools, p. 12
3. Textes Inédits. p. 126
4. G. Apollinaire: Alcools, p. 11

d'Apollinaire.

Esprit éminemment curieux, inventeur, Apollinaire ne se laisse pas enfermer dans une seule formule. "Il eut été étrange" dit-il encore, dans son article l'Esprit Nouveau, "qu'à une époque ou l'art populaire, par excellence, le cinéma, est un livre d'images, les poètes n'eussent pas essayé de composer des images pour les esprits méditatifs et plus raffinés qui ne se contentent point des imaginations grossières des fabricants de films."5

Il passe donc de l'idée à l'action, et voici que surgissent les poèmes "idéogrammatiques" où les vers sont disposés de façon à former l'image du sujet du poème:

La montre:

comme l'on
S'AMUSE
BI
EN
les
heures
la
et le
beau
vers
Mon
dantesque
coeur
té
luisant et
de
cadavérique
Il
la
les
est
Et
yeux
le bel
5
tout
vie
se
pas
inconnu
en
ra
fin
fi
se
ni
les Muses
la
l'enfant
aux portes de
dou
ton corps
leur
l'infini
Agla
redresse
de
par un fou
(P. 46. Calligrammes)
de philosophe
mou
rir
semaine
Tircis
la main

Le lecteur peut constater par cet exemple, que l'effort nécéssaire pour déchiffrer le texte empêche le poème de produire son effet. Malgré quelques réussites, Apollinaire n'a pas réussi à créer un nouveau genre, et peu de poètes l'ont suivi sur ce terrain.

5. Textes Inédits. p. 131

Quelle autre idée sortira de cette imagination toujours en ébullition? Avait-il épuisé cette source intarissable de nouveauté? Il semble bien qu'il ne pouvait pas aller plus loin. En 1914, <u>Les Soirées de Paris</u> publient <u>Le Musicien de Saint-Merry</u>, <u>Sur les Prophéties</u>, <u>A travers l'Europe</u>, <u>Lettre Océan</u>, <u>Paysage</u>, <u>Voyage</u>, <u>La Cravate</u>, <u>La Montre</u>, ainsi que <u>Coeur Couronne</u> et <u>Miroir</u>. Dans ces vers, Apollinaire est au plus haut sommet de son art expérimental, et si plus tard il revient parfois à ce genre de poèmes, jamais il ne les dépassera en excentricité.

Son art irréaliste consiste à faire abstraction de tout ordre rationnel pour se guider par l'intuition pure. L'invention passe au premier plan et au lieu d'imiter la nature, on cherche à en présenter un trait essentiel au moyen de procédés nouveaux. Chez Apollinaire comme chez tout poète novateur, tels Baudelaire et T. S. Eliot, la surprise est un élément nécéssaire de l'art.

Plus tard, pendant la guerre, il reviendra vers une forme plus traditionnelle. C'est dans ces poèmes qui ne devaient pas être publiés mais qui ont été réunis récemment, sous le titre <u>Ombre de mon Amour</u> qu'il se montrera le plus lyrique et le plus sincère, et partant, le plus lui-même. Il est remarquable que ce soit précisément dans ces vers qu'il s'approche le plus de la tradition.

Celà ne veut pas dire qu'avec la guerre, et éloigné des écoles, il renonce à toute expérimentation. C'est plutôt que la guerre en l'obligeant à prendre pleinement conscience de lui-même, l'a obligé en même temps de s'occuper moins de l'aspect formel de la poésie. On peut dire que la guerre à empêché Apollinaire de perdre són temps à de stériles tentatives poétiques. De ses tentatives antérieures, il gardera ce qui pouvait être intégré dans les formes traditionnelles.

La Guerre et l'Homme

"Mais ici comme ailleurs je le sais la beauté
N'est la plupart du temps que la simplicité
Et combien j'en ai vus qui morts dans les tranchées
Etaient restés debout et la tête penchée
S'appuyant simplement contre le parapet."[1]

Il est évident que le poète avait figuré dans toutes les manifestations de l'esprit nouveau. Cubisme, futurisme, modernisme, antitraditionisme, idéogrammisme etc...C'est donc un visage changeant, jamais fixe, que nous montre Apollinaire. Il est difficile à classifier. Il n'était d'aucune école et de toutes les écoles. Quelle sera l'influence de la guerre sur son tempérament? Se montrera-t-il plus homme et meilleur poète?

En étudiant divers aspects de l'homme et de l'oeuvre, nous avons donné quelques indications. Il est temps de faire le point.

A mon avis, si la guerre n'a pas formé Apollinaire, elle lui a néanmoins donné un caractère qui jusqu'alors n'était chez lui qu'en puissance: la simplicité virile. De la guerre, un homme est né. Ce n'est plus un littérateur, un dilettante ou un touche-à-tout quelconque dont on pourrait se douter qu'il cherche surtout à se faire une notoriété; c'est un poète

1. G. Apollinaire: Calligrammes, p. 185

et même un grand poète...c'est l'homme mûri, sur de lui-même qui sortira de la tourmente.

Dans la solitude, loin de l'ambiance parisienne, ayant pour compagnons les poilus de la chambrée ou de la tranchée, assis sur une caisse d'occasion, et écrivant sur le premier papier tombé sous sa main, dépouillé pour ainsi dire de tout excepté de son génie, l'Apollinaire que nous avions toujours deviné sous les divers aspects de sa personnalité, surgira grandi à nos yeux, et ce sera là, une heureuse découverte.

La guerre, si elle révèle l'essentiel d'Apollinaire, ne réussira pas à effacer tout le Guillaume d'avant-guerre, bien entendu. Voilà pourquoi il était bon de mettre en évidence toutes les influences qui au cours de sa vie, marquèrent son oeuvre; mais, la guerre lui donnera ce caractère de sincérité, et cette sincérité nous le révélera poète encore plus puissant.

Apollinaire était un lutteur. Nous avons vu qu'il avait pris à coeur la cause de ses amis, et qu'à la face d'adversaires bien établis dans leurs positions, il avait volontiers défendu ses amis avec toute l'ardeur de sa plume. Le combat et les armes ont changé. Saura-t-il, au cours de cette expérience nouvelle, apporter à son simple rôle de soldat, toute la verdeur et la vigueur qu'il injectait dans ses vers et ses écrits? Ce poète des vers doux et tendres d'Alcools, et du Mal-Aimé, saura-t-il,

le fusil en main, jouer le rôle tout-à-fait ingrat du poilu qui doit défendre sa patrie en tuant son semblable?

On s'imagine difficilement un poète au coeur tendre, pointant son canon vers l'ennemi. S'attendrit-il sur le sort de ceux qu'il va du coup faire disparaître? Comment sa sensibilité réagira-t-elle devant la tuerie?

Comment aussi se figurer Apollinaire, le bon vivant, friand des bonnes cuisines, des mets délicats; aimant les aises d'un confort bourgeois, réduit à l'état quasi-primitif de la guerre des tranchées?

Que deviendra l'intellectuel au milieu de ces hommes rustres, qui ne comprennent goutte au métier de poète? Comment s'habituera-t-il à son nouveau métier de cavalier, lui l'habitué des salons de peinture et des cafés littéraires?

Il n'est plus jeune non plus, mais au moins de dix ans l'aîné de tous ceux qui s'entraînent avec lui. Il n'a pas comme les autres, fait de service militaire; il n'est pas Français, il lutte comme étranger pour une patrie d'adoption. Rien ne l'obligeait à s'engager, et il aurait pu continuer de faire la noce à Nice, laissant aux autres le soin de défendre la civilisation. Lui, qui toute sa vie avait vécu parmi les livres, dans un monde où l'imagination passait au premier plan, comment fera-t-il pour se soumettre à la réalité si triste des bombardements?

Blessé, comment supportera-t-il sa blessure? Et après avoir traîné dans les hôpitaux, souffert une trépanation, sera-t-il découragé ou changé? De retour à la vie civile, dans un Paris en guerre, saura-t-il s'adapter de nouveau?

Voilà autant de questions auxquelles il faut répondre pour prouver que c'est principalement à la guerre que nous devons la révélation d'un grand poète lyrique: Guillaume Apollinaire.

Le 6 septembre 1914, nous retrouvons Apollinaire à la caserne du 38e où il est affecté à la 70e batterie. Il vient de passer quatre mois d'attente à Nice, où la rencontre de Lou lui avait fait retarder son engagement. Il s'était rendu la veille au Conseil de Révision espérant peut-être obtenir encore un sursis, comme nous le fait croire une lettre datée du 5 septembre, mais bien décidé à partir une fois accepté.

"Je partirai demain matin pour le 38e régiment d'artillerie de Campagne à Nîmes, d'où je vous écrirai. Ma démarche au Conseil de Révision a été imprudente. Il a fallu m'engager hier."[2]

Dans une lettre à Paul Léautaud, Apollinaire nous laisse lire le fond de sa pensée au sujet de cet engagement:

J'ai passé à Nice quatre mois qui furent les délices de Capoue. Je n'avais jamais, je crois, été aussi heureux de toutes les façons. Enfin, il a bien fallu s'arracher à ce bonheur pour faire son devoir. Je n'avais pas le droit d'agir autrement et j'ai été bigrement content d'être pris."[3]

2. André Rouveyre: Apollinaire, Gallimard, Paris, 1945. p.141
3. Marcel Adéma: op. cit., p. 195

Une autre lettre, celle-ci à Serge Férat, en date du 15 janvier 1915 nous renseigne sur sa vie à l'armée:

"Exercice au revolver toute la matinée et sabre toute l'après-midi. Demain cheval toute la journée. Je suis bien et il me semble que le métier de soldat était mon vrai métier. J'aime beaucoup ça. Mon amie (Lou) prétend que je suis sans cesse à l'Opéra et c'est vrai. J'ai pris bien des pelles à cheval mais ça ne fait rien, je trouve ça épatant. Je fais du tapecul c'est fatiguant surtout sur la route et dans les descentes pierreuses. Le canon est aussi une chose intéressante. J'ai quinze ou seize ans de plus que la plupart de mes camarades mais je suis bien noté. Enfin je travaille dur"...[4]

Un de ses amis nous l'a décrit au milieu des soldats:

"En treillis, fort, ondulant, bon enfant, populaire à cause de sa jovialité, de sa générosité, de ses histoires et de la superbe capacité qu'on lui savait à l'égard d'un certain vin blanc que vendaient les petites soeurs grises...Aussitôt dans la cantine, il rayonnait car c'était l'endroit de prédilection qu'il avait choisi...Il écoutait, questionnait les blessés, se faisait dire la guerre, ou les paysans qui lui racontaient leur village et leur vie...Dans la garrigue Nîmoise, Apollinaire parlait de l'art. Il en parlait avec foi et amour repoussant hardiment les objections que nous opposions à ses techniques hardies, faisant preuve d'une science et d'une érudition profonde"...[5]

Nous sommes donc renseignés. La vie comme homme et comme simple soldat ne lui cause aucun malaise, ou si elle lui en cause, il sait vite le surmonter. Il s'adapte avec une rapidité remarquable à ce nouveau genre de vie. Il est même ambitieux. Il aspire à obtenir ses galons d'officier et dans ce but, suit des cours au peloton des élèves-brigadiers, puis celui des élèves-officiers. Comme les grades ne peuvent s'obtenir qu'au front, il

4. Ibid., p. 197
5. Ibid.

s'engage comme volontaire pour le premier départ. Le jour de Pâques 1915, il monte vers les tranchées du nord; vers la merveilleuse aventure.

Nous pouvons facilement retracer pas à pas, la vie d'Apollinaire au front, car Lou, trente ans après la mort du poète, a consenti à livrer au public les poèmes qu'il lui avait adressés entre octobre 1914 et septembre 1915. De la même façon, nous pouvons suivre au jour le jour ses expériences de soldat par les lettres réunies dans Tendre comme le Souvenir, où Apollinaire s'entretient avec Madeleine Pagès de sa vie au front, et où paraissent nombre de poèmes restés inconnus jusqu'en 1951. Il maintient aussi ses liens avec sa Marraine de Guerre, Mme. Louise Faure-Favier, qui le tient au courant de la vie intellectuelle et littéraire de Paris. Il n'oublie pas ses amis. C'est donc au moyen de cette immense correspondance qui, au dire de Gaston Picard, est volumineuse "à tuer les postes,"[6] que nous allons suivre les étapes de la vie de Guillaume Apollinaire au front.

Le voici d'abord au milieu des hommes à la cantine:

"La fumée de la cantine est comme la nuit qui vient
Voix hautes ou graves le vin saigne partout
Je tire ma pipe libre et fier parmi mes camarades
Ils partiront avec moi pour les champs de bataille
Ils dormiront la nuit sous la pluie ou les étoiles
Ils galoperont avec moi portant en croupe les victoires

6. M. Adéma: op. cit., p. 202

Ils obéiront avec moi aux mêmes commandements
Ils écouteront attentifs les sublimes fanfares
Ils mourront près de moi et moi peut-être près d'eux.
Ils souffriront du froid et du soleil avec moi
Ils sont des hommes ceux-ci qui boivent avec moi
Ils obéissent avec moi aux lois de l'homme
Ils regardent les routes les femmes y passent
Ils les désirent mais moi j'ai des plus hautes amours
Qui règnent sur mon coeur mes sens et mon cerveau
Et qui sont ma patrie ma famille et mon espérance
A moi soldat amoureux de la douce France."[7]

Combien nous sommes loin de Lundi rue Christine. Tout ceci est simple mais combien beau ! Ce soldat, assis parmi ses compagnons, fumant et pensant à l'avenir, satisfait d'être parmi des hommes, de vrais hommes, et songeant à ses amours. Quelle description pourrait être plus complète que celle-là? Il y a ici, une sensibilité exquise, saine et fière à la fois. Le poète en interprétant ses propres sentiments se sent solidaire des hommes de sa chambrée et sait bien que ce sont leurs sentiments à eux aussi, mais qu'ils n'ont pas les mots pour les exprimer. Ce petit poème à lui seul, répond à plusieurs des questions que j'ai posées au début de ce chapitre.

S'il s'adresse à Lou, le sentiment change et devient plus violent, l'appel plus pressant:

"Sais-je mon cher amour si tu m'aimes encore
Les trompettes du soir gémissent lentement
Ta photo devant moi chère Lou que j'adore
Et tu sembles sourire encore à ton amant

7. G. Apollinaire: Ombre de mon Amour, p. 15

J'ignore tout de toi qu'es-tu donc devenue
Es-tu morte es-tu vive et l'as-tu renié
L'amour que tu promis un jour au canonier
Que je voudrais mourir sur la rive inconnue...

O Lou ma grande peine ô Lou mon coeur brisé
Comme un doux son du cor ta voix sonne et résonne
Ton regard attendri et dont me suis grisé
Je le revois lointain lointain et qui s'étonne

....

Adieu mon Lou mes larmes
tombent
Je ne te verrai plus
jamais
Entre nous deux se dresse
l'Ombre
Et souviens-toi parfois du temps ou tu m'aimais."[8]

Appel déchirant de l'amant renié par sa maîtresse qui, malgré tout, tente encore par la sincérité de son cri, de la fléchir, se sentant voué d'avance à l'insuccès.

Remarquons encore une fois que c'est la simplicité du sentiment et de la composition qui domine le poème. Rimes, alexandrins, retour même à l'inspiration et au lyrisme traditionnel. Le vers: "Et souviens-toi"...rappelle encore ici, les accents de Ronsard:

Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.
(Poème à Hélène)

Il ne faut pas se figurer, nous l'avons déjà dit, qu'à cause de la guerre, Apollinaire allait changer du tout au tout. Il écrit certes de beaux vers réguliers et lyriques,

8. André Rouveyre: op. cit., p. 168-69

mais les influences du passé se font encore sentir. Assez fortes au début de la guerre, elles deviendront de moins en moins fréquentes à mesure que le poète deviendra de plus en plus aguerri.

La Colombe Poignardée et *le Jet d'eau* écrits en vers idéogrammatiques, rappellent au lecteur l'expérience de *la Montre*.

Douces figures poignardées Chères lèvres fleuries
Mia Mareye
Yette Lorie
Annie et toi Marie
où êtes
vous ô
jeunes filles
mais
près d'un
jet d'eau qui
pleure et qui prie
cette colombe s'extasie [9]

9. G. Apollinaire: *Calligrammes*, p. 70

Tous les souvenirs de naguère ? Où sont Raynal Billy Dalize
O mes amis partis en guerre Dont les noms se mélancolisent
Jaillissent vers le firmament Comme des pas dans une église
Et vos regards en l'eau dormant Où est Cremnitz qui s'engagea
Meurent mélancoliquement Peut-être sont-ils morts déjà
Où sont-ils Braque et Max Jacob De souvenirs mon âme est pleine
Derain aux yeux gris comme l'aube le jet d'eau pleure sur ma peine
[10]

Selon son humeur, triste ou gaie, amoureuse ou héroique, le poète varie le ton de ses chants. Quelques-uns sont écrits sur l'air de chansonnettes connues, tel Veille envoyé à André Rouveyre, où Apollinaire passe du ton badin au mélancolique dans l'espace de quelques lignes:

"Mon cher André Rouveyre
Troudla la Champignon Tabatière
On ne sait quand on partira
Ni quand on reviendra

10. Ibid.

Au Mercure de France
Mars revient tout couleur d'espérance
J'ai envoyé mon papier
Sur papier quadrillé" [11]

puis soudain, le ton change, rappelant au lecteur qu'il est bien loin du Mercure de France, ce poète qui fredonne sa chanson sur l'air de Malbrough s'en va t-en guerre !

"J'entends les pas des grands chevaux d'artillerie
allant au trot sur la grand-route où moi je veille
Un grand manteau gris de crayon comme le ciel
m'enveloppe jusqu'à l'oreille
Quel
Ciel
Triste
Piste
Où
Va le
Pale
Sou
rire
De la lune qui me regarde écrire."[12]

S'il n'est pas heureux en amour, et si parfois il laisse déborder le trop plein de son coeur sensible, il ne se trompe pas lui-même, et sait au besoin, reprendre son équilibre. La guerre lui aura permis de ces voltes-faces soudains, où il se ridiculisera:

"Il est des loups de toute sorte
Je connais le plus inhumain
Mon coeur que le diable l'emporte
Et qu'il le dépose à sa porte
N'est qu'un jouet dans sa main
....
J'en ai pris mon parti Rouveyre
Et monte sur mon grand cheval
Je vais bientôt partir en guerre
Sans pitié chaste et l'oeil sévère

11. Ibid., p. 74-75
12. G. Apollinaire: Calligrammes, p. 74-75

Comme ses guerriers qu'Epinal
Vendait Images populaires
..............................."[13]

Se souvient-on d'Apollinaire s'enfermant dans sa chambre et ne voulant voir personne après sa rupture avec Marie Laurencin? Quelle différence entre la réaction de l'homme de l'armée et celui des salons de peinture ! Voilà au moins la décision d'un homme devant le mal d'amour. Elle ne veut pas de lui? Soit ! Il y a d'autres aventures dans la vie et le poète en prend son parti. Il va bientôt le prouver.

La vie militaire, loin de l'accabler, fait sortir ce qu'il y a de meilleur en lui. Malgré son travail, ses responsabilités, son âme de poète lui inspire ses plus beaux vers à la clarté des obus qui éclatent à la ronde et dont il nous décrit les courbes gracieuses:

"Feu d'artifice en acier
Qu'il est joli cet éclairage
Artifice d'artificier
Mêler quelque grâce au courage
....
Un poète dans la forêt
Regarde avec indifférence
Son revolver au cran d'arrêt
Des roses mourir d'espérance
Il songe aux roses de Saadi
Et soudain sa tête se penche
Car une rose lui redit
La molle courbe d'une hanche."[14]

13. Ibid., p. 78
14. Ibid., p. 105

Si nous avions encore des doutes sur ce qu'allait devenir le poète au coeur tendre, dans la mêlée, les doutes se sont vite dissipés. Apollinaire a réussi à concilier les deux réalités.

Il compare la guerre à un bal féérique. Nuit d'Avril 1915 commence par ces vers descriptifs, saisis en plein bombardement:

"Le ciel est étoilé par les obus des boches
La forêt merveilleuse où je vis donne un bal
La mitrailleuse joue un air de triples-croches."[15]
....

La pensée d'une mort prochaine ou même subite n'arrête pas son inspiration. Entouré pour ainsi dire par la mort, il songe à l'avenir:

"L'hymne de l'avenir est paradisiaque."[16]

Cette pensée de la mort au contraire, exalte le poète et lui fait composer des vers où loin de se plaindre, il se voit inspirant et son Lou et le monde entier:

"Si je mourrais là-bas sur le front de l'armée
Tu pleurerais un jour, ô Lou, ma bien-aimée
Et puis mon souvenir s'éteindrait comme meurt
Un obus éclatant sur le front de l'armée
Un obus semblable aux mimosas en fleurs
....
Et puis ce souvenir éclatant dans l'espace
Couvrirait de mon sang le monde tout entier
....
Le fatal giclement de mon sang sur le monde
Donnerait au soleil plus de vive clarté...

15. Ibid., p. 111
16. Ibid., p. 112

"Aux fleurs plus de couleur plus de vitesse à l'onde
Un amour inoui descendrait sur le monde."[17]

Nous ne retrouvons là aucune trace de mélancolie, mais au contraire, un besoin de vivre, même après la mort, qui s'accentue en présence du danger.

Si parfois la mélancolie se glisse dans ses vers, ce n'est pas la guerre qui l'occasionne, ni les dangers qu'il court, mais toujours, ce besoin d'aimer et d'être aimé.

La mort ne l'épouvante pas, c'est vrai, mais il y pense parfois; non pas pour s'attendrir sur son sort, ou sur celui de ses compagnons, mais pour en décrire toute l'angoisse menaçante qu'elle suscite:

"O nuit violente et violette et sombre et pleine
d'or par moments
Nuit d'hommes seulement
Nuit du 24 septembre
Demain l'assaut
Nuit violente ô nuit dont l'épouvantable
cri profond devenait plus intense de minute
en minute
Nuit qui criait comme une femme qui accouche
Nuit des hommes seulement."[18]

Il y a ici plus qu'une simple description d'une scène de guerre; il y en a toute la lourde signification. Jusqu'ici, nous aurions peut-être pu croire qu'Apollinaire avait un tempérament tellement jovial qu'il ne voyait pas le danger là où il existait. Cette

17. G. Apollinaire: Ombre de mon Amour, p. 26
18. G. Apollinaire: Calligrammes, p. 135

inquiétude avant l'assaut, qui de minute en minute se fait plus violente au point où la nuit même semble crier son angoisse, c'est l'âme-même du soldat-poète mise à nue, sentant remuer au fond d'elle-même une inquiétude vague mais profonde dans l'attente du lendemain et de cet assaut qui mettra l'homme en face de l'ennemi, avec les seules ressources de sa force physique et de la sauvagerie de son attaque. C'est l'instinct de conservation qui trouble le soldat et l'expression de ce sentiment si humain nous montre jusqu'à quel point Apollinaire était devenu homme.

Petit à petit, le langage poétique se dépouille d'expressions recherchées. Ici, plus question de Cosaques Zaporogues, d'euphores vérruquées. Il parle la langue du soldat son frère. Les objets familiers qui l'entourent parlent à son âme de poète. Souvent les mots seront durs, crus même, mais la poésie y gagnera par sa simplicité.

"Je pense à toi mon Lou ton coeur est ma caserne
Mes sens sont tes chevaux ton souvenir est ma
luzerne
Le ciel est plein ce soir de sabres d'éperons
Les cannoniers s'en vont dans l'ombre lourds et
prompts
Nos fanfares éclatent dans la nuit comme ta voix
Quand je suis à cheval tu trottes près de moi
Nos 75 gracieux comme ton corps
Et tes cheveux sont fauves comme le feu d'un
obus qui éclate au nord."19

19. G. Apollinaire: Ombre de mon Amour, p. 13

Nous sommes loin, en effet, des expressions recherchées, des poèmes à sensation, des vers écrits pour surprendre et épater. Tout ici est simple, mais tout reste original. Trop préoccupé des réalités qui l'entourent, le poète ne cherche pas ailleurs son inspiration. Elle est là, autour de lui, dans le casque du soldat, dans la couleur des tranchées, dans le ciel sillonné d'éclats, dans les obus qui passent en sifflant. Il la saisit au vol pour la transformer sous sa puissante imagination en poèmes difficiles à égaler.

Même dans ses poèmes où réapparaîssent les influences et les excentricités d'avant-guerre, le ton est devenu tellement personnel que c'est un nouvel Apollinaire qui surgit. Il a trouvé une liberté d'expression jamais connue jusqu'alors. Il a puisé dans la tourmente un nouveau lyrisme, plus vigoureux et plus sain que celui d'*Alcools*, plus sensuel aussi, mais aussi plus viril à cause même de cet érotisme qui tout à coup s'élance librement.

Si dans les vers du *Mal-Aimé*, il a chanté son amour perdu, ici, l'amour prend une forme nouvelle. L'appel est plus urgent, le désir plus ardent. Soldat, il aspire à la victoire. Il mène la bataille, et ses poèmes à Lou prennent la forme d'un duel où, dans un combat lyrique, il presse sa bien-aimée qui tente de se dérober. Le jeune homme qui pleurait la perte d'Annie a donné place à l'homme qui désire ce qu'il a déjà possédé, tout en ne se faisant pas d'illusions sur l'issue du combat.

Il ne faut pas oublier que tous ces poèmes sont sortis d'un seul jet du fond de son âme. Il n'y avait pas le temps de les corriger. Il écrivait là où il se trouvait, sur n'importe quel papier, à la lueur de la lune ou d'une pauvre lampe et expédiait immédiatement son chant à celle qu'il aimait. Que de belles choses ces moments lui ont inspirées:

"Et, c'est dix heures, tout s'endort
J'écoute ronfler la caserne
Le vent qui souffle vient du nord
La lune me sert de lanterne
Un chien perdu crie à la mort

La nuit s'écoule lente lente,
Les heures sonnent lentement
Toi, que fais-tu belle indolente
Tandis que veille ton amant
Qui soupire après son amante."[20]

Dans Faction, la même inspiration du moment réapparait:

"Je pense à toi mon Lou, pendant la faction
J'ai ton regard la-haut en clignements d'étoiles
Tout le ciel, c'est ton corps, chère conception
De mon désir majeur qu'attisent les rafales
Autour de ce soldat de méditation

Amour vous ne savez pas ce que c'est que l'absence
Et vous ne savez pas que l'on s'en sent mourir
Chaque heure infiniment augmente la souffrance
Et quand le jour finit on commence à souffrir
Et quand la nuit revient la peine recommence."[21]

Si l'amante semble oublier, l'appel se fait plus violent, les symboles plus puissants:

20. Ibid., p. 32
21. Ibid., p. 51

"Cette boue est atroce aux chemins détrempés
Les yeux des fantassins ont des lueurs navrantes
Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés
Les amants vont mourir et mentent les amantes."[22]

22. *Ibid.*, p. 64

CONCLUSION

La guerre donc a mis l'homme et le poète à l'épreuve. Non seulement l'a-t-il entreprise de bon coeur, mais il a su mener de front, et son métier de soldat, et sa pratique de l'art poétique. Dans les deux cas, il a donné son plein rendement, et nous pouvons le dire, ce rendement fut supérieur.

Il a même donné d'avantage. Il a donné son sang. Il a souffert d'une trépanation qui a failli lui coûter la vie, mais dont il est revenu aussi gaillard qu'auparavant, grâce à l'amour de Jacqueline. Ce grand bouleversement dans sa vie n'a pas réussi à changer son esprit aventurier, et dès le lendemain de sa convalescence, il fait jouer les Mamelles de Tirésias.

Que resterait-il d'Apollinaire sans cette guerre? Sans doute: ses contes, ses jolis poèmes d'Alcools et de Rhénanes,et puis quoi encore? Serait-il devenu un des chefs du Surréalisme en développant le thème de sa pièce, les Mamelles de Tiresias?

Il est clair qu'Apollinaire revenait vers une poésie plus traditionnelle, et que les nouvelles écoles ne l'attiraient pas autant. Sans la guerre, nous n'aurions pas eu Calligrammes, Ombre de mon Amour, Tendre comme le Souvenir, où il nous a été permis de saisir le poète sur le vif. Sans la guerre, nous n'aurions peut-être jamais eu l'occasion de connaître le vrai fond

de la pensée d'Apollinaire.

Nous le savons maintenant, sa poésie la plus belle fut celle écrite d'un trait, sous l'influence exigeante de la vie militaire, là ou séquestré, il fut le plus personnel et le plus simple.

A quelle école maintenant le rattacher, lui qui fut de toutes les écoles et d'aucune, car en somme, il devançait sa génération. La Jolie Rousse poème d'après-guerre qui nous livre une partie importante de sa pensée d'homme mûr, nous permettra de répondre à cette question.

Après avoir, en quelques vers, résumé son expérience de la vie et prouvé qu'il a bien le droit de donner son avis, voici ce qu'il dit:

"Je juge cette longue querelle de la tradition
et de l'invention
De l'Ordre et de l'Aventure
....
Soyez indulgents quand vous nous comparez
A ceux qui furent la perfection de l'ordre
Nous qui quêtons partout l'aventure
Nous ne sommes pas vos ennemis
Nous voulons vous donner de vastes et d'étranges
domaines
Ou le mystère en fleurs offre à qui veut le
cueillir
Il y a là des feux nouveaux des couleurs
jamais vues
Mille phantasmes impondérables
Auxquels il faut donner de la réalité
Nous voulons explorer la bonté contrée énorme
où tout se tait
Il y a aussi le temps qu'on peut chasser et faire
revenir

"Pitié pour nous qui combattons toujours aux
frontières
De l'illimité et de l'avenir
Pitié pour nos erreurs pitié pour nos péchés
Voici que vient l'été de la
saison violente
Et ma jeunesse est morte ainsi que le printemps
O Soleil c'est le temps de la Raison ardente
Et j'attends
Pour la suivre toujours la forme noble et douce
Qu'elle prend afin que je l'aime seulement
Elle vient et m'attire ainsi qu'un fer l'aimant
....
Mais riez riez de moi
Hommes de partout surtout gens d'ici
Car il y a tant de choses que je n'ose vous dire
Tant de choses que vous ne me laisseriez pas dire
Ayez pitié de moi."[23]

Ayez pitié de moi ! Combien il est difficile de croire que ce dernier vers soit sorti de la plume d'Apollinaire. Pourquoi cet appel déchirant tout à coup?

C'est que la guerre l'a mûri, et qu'elle l'a changé. On sent qu'elle vient de laisser chez Apollinaire, une impression profonde. Il a souffert moralement et physiquement. Il a vu souffrir. Il a eu, malgré les exigeances de la vie militaire, le temps de réfléchir. La maladie, la trépanation, le retour à la vie civile, dans une ville où maintenant, il se sent seul parmi la nouvelle génération d'écrivains qui déjà le remplacent; tout ça assombrit le poète.

Il laisse deviner qu'il a tant de choses à dire. La guerre lui a enseigné une leçon qu'il voudrait passer aux autres,

23. G. Apollinaire: Calligrammes, p. 196

mais il l'avoue: "Choses que je n'ose vous dire."[24] Pourquoi? Parce qu'on ne voudrait pas l'entendre...et il ajoute: "surtout vous gens d'ici."[25]

En effet, le message qu'il apporte, lui, l'homme de bon sens, la nouvelle géneration ne le comprendrait pas. Il se souvient de sa jeunesse, "morte ainsi que le printemps," et il saisit bien toute la futilité d'essayer de donner à des jeunes, des conseils que lui-même, jeune poète, il a rejetés. Comment dire à une génération encore plus excentrique que la sienne, de revenir un peu vers des choses dont la forme est "noble et douce" et de ne pas trop ridiculiser les choses de l'Ordre? Comment faire comprendre à ces jeunes qui s'agitent, que c'est encore par la simplicité d'inspiration et la sincérité du lyrisme, qu'un poète s'aggrandit? Il vient de se le prouver à lui-même pendant la guerre, lui, l'auteur de <u>l'Anti-tradition futuriste</u>, <u>de Zone</u>, le défenseur du cubisme, et le dramaturge de la première pièce surréaliste.

Pourtant il ne demande pas une rupture complète entre les deux écoles. Il le souligne bien par ces vers:

> "Nous voulons vous donner de vastes et d'étranges domaines
> Où le mystère en fleur s'offre à qui veut le cueillir
> Nous voulons explorer la bonté contrée énorme où tout se tait...

24. <u>Ibid.</u>, p. 198
25. <u>Ibid.</u>, p. 198

"Pitié pour nous qui combattons toujours aux frontières."[26]

C'est donc signe que s'il demande un retour vers la tradition, il s'oppose néanmoins à une poésie statique, et fait place à la nouveauté, à condition toutefois que cette nouveauté complète l'ordre de la tradition, en lui apportant la flamme nouvelle et en lui ouvrant de nouveaux horizons dont elle a besoin pour se renouveler. Il parle de cette contrée de la bonté, où le poète entrevoit déjà tout un nouvel ordre social qu'il voudrait bien pouvoir explorer.

S'inspirant aussi du même esprit que Collines lisant dans l'avenir, il voudrait freiner un peu toutes ces idées plus ôsées et plus avancées que les siennes, et dont, sans doute, il se sent en partie responsable. Voit-il déjà poindre à l'horizon littéraire, le dadaisme négateur de tout, et l'esprit tyrannique des mouvements et des mythes qu'il adoptera?

"Il y a tant de choses que vous ne me laisseriez pas dire, surtout vous, écrivains de Paris, dont l'ironie est cinglante et le rire moqueur"...Voilà ce que semble dire Apollinaire.

Alors, en vrai poète, livrant jusqu'à la fin le plus intime de ses sentiments, il pousse vers les générations futures, ce cri déchirant du Cygne espérant peut-être par là, qu'un jour son message sera compris:

"Ayez pitié de moi!"

26. Ibid. p. 197

BIBLIOGRAPHIE.

Ouvrages d'Apollinaire.

1. Alcools, Lausanne, l'Abbaye du Livre, 1946.
2. Calligrammes, Gallimard, Paris, 1948.
3. L'Hérésiarque et Cie, Stock, Paris, 1910.
4. Ombre de mon Amour, Pierre Cailler, Genève, 1948.
5. Tendre comme le Souvenir, Gallimard, Paris, 1952.
6. Les Mamelles de Tirésias, Du Bélier, Paris, 1946.
7. Il y a, Messein, Paris, 1949.
8. Le Poète Assassiné, Gallimard, Paris, 1947.

Ouvrages consultés.

1. Adéma Marcel: Guillaume Apollinaire le Mal-Aimé, Plon, Paris, 1952.
2. Billy André: Guillaume Apollinaire, Seghers, Paris, 1947.
3. Cadou René Guy: Guillaume Apollinaire ou l'Artilleur de Metz, S. Chiffoleau, Nantes, 1948.
4. Rouveyre André: Apollinaire, Gallimard, Paris, 1945.
5. Textes Inédits: G. Apollinaire, préface de Jeannine Moulin, Droz, Genève, 1952.


B29768